



RETOUR

*de l'influence du livre
de Fred Turner*

D'UTOPIE

Olivier Alexandre, Thomas Cazals, Anne Cordier,
Adrian Daub, Xavier de La Porte, Hervé Le Crosnier,
Christophe Masutti, Julie Momméja, Francesca
Musiani, Valérie Schafer, Nicolas Taffin, Fred Turner,
Laurent Vannini et François Vescia.

LES CAHIERS
C&F ÉDITIONS



Retour d'utopie

Les cahiers de C&F éditions

Minidystopies

Les élèves-ingénieurs de l'IMT Atlantique
François Houste, Sylvie Kerouédan & Chloé Bonnier
<https://cfeditions.com/minidystopies/>

La culture des robots

Cécile Dolbeau-Bandin
<https://cfeditions.com/culture-robots/>

Le miroir chinois. Réflexions sur le capitalisme, le numérique et l'altermondialisme, à partir du livre Red Mirror. L'avenir s'écrit en Chine de Simone Pieranni

Gus Massiah
<https://cfeditions.com/miroir-chinois/>

Le monde révolté. Zeynep Tufekci, une sociologue engagée

Gus Massiah, Zeynep Tufekci
<https://cfeditions.com/monde-revolte/>

Neige. Plongée dans les merveilles du domaine public

<https://cfeditions.com/neige/>

Les ouvrages de la collection *Les cahiers de C&F éditions* sont des livres numériques proposés à prix libre aux lectrices et lecteurs.

Catalogue complet : <https://cfeditions.com>

Ouvrage publié sous licence édition équitable

<https://edition-equitable.org>.

ISBN 978-2-37662-063-1

Collection **Les cahiers de C&F éditions**

C&F éditions, juin 2023

35 C rue des Rosiers – 14000 Caen.

Retour d'utopie

**De l'influence du livre
de Fred Turner**

**Olivier Alexandre, Thomas Cazals,
Anne Cordier, Adrian Daub,
Xavier de La Porte, Hervé Le Crosnier,
Christophe Masutti, Julie Momméja,
Francesca Musiani, Valérie Schafer,
Nicolas Taffin, Fred Turner,
Laurent Vannini et François Vescia**

Les cahiers de C&F éditions, 6

C&F éditions

Juin 2023

Table des matières

Introduction : Politique des machines Hervé Le Crosnier & Nicolas Taffin	p. 6
Retour	p. 14
Mieux comprendre la contre-culture Adrian Daub	p. 16
Entretien avec Fred Turner à propos du livre <i>Aux sources de l'utopie numérique</i> Propos recueillis et traduits par Hervé Le Crosnier & Nicolas Taffin	p. 18
Rencontres	p. 32
Aux sources de Fred Olivier Alexandre	p. 34
Dans la jungle de la Silicon Valley Thomas Cazals	p. 44
L'utopie d'un monde réduit à son calcul Laurent Vannini	p. 50
Histoire	p. 56
Des hommes (et femmes) de l'Internet à la pluralité de ses histoires Francesca Musiani	p. 58
Un passeur en contexte Valérie Schafer	p. 64
Lire Fred Turner : l'usage de l'histoire pour préfigurer demain Christophe Masutti	p. 70

Californie	p. 84
Still Hungry. Still Foolish.	
Julie Momméja	p. 86
Fred Turner, démêleur de fils	
François Vescia	p. 94
Littérature	p. 104
Qu'est-ce qu'un classique ?	
Xavier de La Porte	p. 106
Comme un roman	
Anne Cordier	p. 110
Catalogue	p. 118
Fred Turner chez C&F éditions	p. 120
Les ouvrages C&F éditions	p. 124

Introduction : Politique des machines

Hervé Le Crosnier & Nicolas Taffin



C&F éditions est porté par Hervé Le Crosnier et Nicolas Taffin depuis 2003. Son cœur de métier est la culture numérique, ce qui ne l'empêche pas de s'évader sur d'autres territoires, comme le design, les communs, l'éducation ou la fiction. Le catalogue complet des ouvrages publiés est sur <https://cfeditions.com>. ■

Dix ans déjà. Cela fait 10 ans que C&F éditions a publié la traduction en français du livre majeur *From Counterculture to cyberculture* de Fred Turner. Le livre que vous lisez aujourd'hui est à la fois un hommage à un classique de l'histoire de l'Internet et un pertinent rebond au moment où de nouveaux grands mouvements se font jour dans l'industrie numérique.

La fresque que Fred Turner déroule dans son livre est marquante de nombreux points de vue. Comme le souligne Dominique Cardon dans la préface, il y a d'abord ce tour de force de conter l'histoire d'une technologie en suivant le parcours d'un homme qui n'est pas informaticien, alors que les nombreuses histoires de l'Internet parues auparavant se construisent autour des biographies et travaux des «pères fondateurs». C'est que Fred Turner n'écrit pas une histoire des techniques de l'Internet, mais d'emblée de son usage et de sa construction comme outil social, politique et idéologique. Donc comme un outil tantôt en phase, tantôt en divergence avec les idéologies, les discours et les porte-parole qui impriment leur marque dans l'air du temps. Les préconceptions, les idées et les orientations des personnes qui créent

des systèmes laissent inévitablement des traces dans le fonctionnement et dans le type d'usage qui en sera fait. Alors que l'Internet est devenu le phénomène social et économique que l'on connaît, les premiers concepts y sont toujours actifs par-delà les changements de structure, les innovations et les concentrations économiques. Il importe donc de mesurer le poids des idées et des projets qui étaient à la source même de cet immense réseau interconnecté. On a souvent dit que le réseau avait été co-construit par les hippies et les militaires, puis par les universitaires et enfin par les méga-entreprises concentrées qui tiennent aujourd'hui la corde sur les pratiques sociales. C'est évidemment une formule, qui mérite à ce titre d'être précisée, mais qui garde néanmoins toute sa puissance évocatrice. Et c'est ce parcours que l'on va retrouver dans l'exploration des origines à laquelle se livre Fred Turner.

Les militaires. Fred Turner nous montre que leur empreinte va plus loin que le financement de projets par le service scientifique des armées étatsuniennes (DARPA). Qu'il faut remonter dans le temps jusqu'aux stratégies d'innovation scientifique mises en place durant la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide : faire travailler ensemble, en mode chaudron, des chercheurs de diverses disciplines, provoquer l'échange et encourager les discussions souvent ésotériques qui permettent de transférer des savoirs ou des approches d'une science à l'autre. Rappelons-nous que Vannevar Bush, le grand architecte de l'effort scientifique de guerre, est également celui qui a forgé le concept d'hypertexte après lequel vont courir toutes les innovations des années soixante (la souris) à 1990 (le Web). Et qu'après lui, à l'interface entre projets et armée nous trouverons J.C.R. Licklider, qui imagina et financera les premiers réseaux d'ordinateurs, pour interconnecter la surveillance aérienne (le réseau SAGE). Visionnaire, il décrivait autant les usages rendus possibles que les techniques nécessaires dans son texte «Man-Computer Symbiosis»¹ au sein duquel on

retrouve de nombreuses préfigurations de ce que seront les usages de l'Internet... et même les discussions actuelles autour de l'intelligence artificielle.

Les hippies. Stewart Brand, dans son article prophétique publié dans le magazine *Rolling Stone* en 1972², nous montre que la partie néocommunaliste du mouvement s'est très rapidement intéressée aux effets personnels de la pratique informatique. Nombre de prophètes de la «révolution psychédélique» des années soixante se sont rapidement convertis pour voir dans l'ordinateur la continuation de cette expérience. Il est difficile d'identifier l'origine des citations célèbres qui circulent d'article en article³ et sont susceptibles de variations, mais elles montrent clairement ce basculement : «*L'ordinateur est le LSD du monde de l'industrie*» proclame ainsi dans son style amphigourique habituel Marshall McLuhan dès 1969. Quant à Timothy Leary, de retour au MIT après son exil en Afghanistan, il change sa formule célèbre en «*turn on, boot up, jack in*» et déclare que «*le PC est le LSD des années 1990*». Une célébration qui connaît son renouveau au travers de ce qu'on appelle aujourd'hui l'approche «cyberdélique»⁴, dans laquelle les technologies chimiques sont remplacées par des services logiciels, la réalité virtuelle ou les stratégies immersives allant des outils informatiques d'aide à méditation jusqu'aux représentations de voyages psychédéliques⁵. Mais en filigrane de ce style hippie, on retrouve depuis toujours l'industrie, le marché et les projets d'une technologie qui serait liée à une nouvelle forme de développement... et d'enrichissement.

Les scientifiques. Les universitaires furent les premiers utilisateurs de l'Internet car sa structure même recouvre leurs pratiques d'échange, de débats et controverses ou la disponibilité partagée des informations. Avant même le «communalisme» scientifique décrit par le sociologue R. K. Merton, au XVII^e siècle, la République des lettres pratiquait un «internet de papier» (à moins que l'Internet scientifique

des années 1990 ne soit une République des lettres numérique). Mais ce que montre Fred Turner, et qui s'avère passionnant, c'est de voir au-delà d'une projection des pratiques concrètes du réseau des laboratoires, l'impact idéologique qu'a pu avoir la cybernétique dans l'utopie numérique. Science fourre-tout qui attira de nombreux chercheurs et chercheuses dans les années 1950 à 1970, le modèle cybernétique du monde propose de voir toute chose au travers d'un langage de communication, tant pour les interactions physiques que les relations humaines. Mais elle agit également comme un outil d'échange de légitimité : une fois le langage conceptuel de la communication entre tout et tout appliqué à un secteur, il peut servir de caution à tous les autres. La généralisation d'un réseau permettant la communication devient alors une métaphore pour l'ensemble du monde et de ses interactions... Les projets de « changer le monde » vantés par les entreprises de la Silicon Valley apparaissent en retour comme bien réels et efficaces.

Les méga-entreprises. Nombre de commentateurs voient dans la situation actuelle une déformation du projet initial, un retournement⁶. Or ce que nous montre Fred Turner à partir de l'évolution des auteurs du *Whole Earth*, c'est que dès l'origine le projet entrepreneurial et technologique était fortement présent. La concentration actuelle des entreprises, mais également leur puissance de surveillance autant que de pression morale et sociale sur leurs usagers sont en phase avec le discours sur l'usage des réseaux comme outil de renforcement des industries dans la domination de leur secteur. Un discours qui fut porté par Stewart Brand dès la fin des années 1980 au sein du Global Business Network. Le mythe des technologies locales s'est rapidement effacé devant celui des méga-industries. À ce titre, la conversion de Brand lui-même, d'un pionnier de l'écologie, étudiant de Paul Ehrlich, en un promoteur des technologies de rupture (nucléaire, biotechnologies et géoingénierie) reste fascinant⁷.

Mais au fond, au fil même de toute cette histoire, dans les nombreux exemples et dans les incises très argumentées et documentées de Fred Turner, apparaît une constante dans l'évolution de Brand, mais aussi dans l'évolution de tout le discours sur l'Internet : la politique disparaît devant l'individu. Nous ne parlons évidemment pas ici des jeux politiques, mais bien de la nécessité politique d'organiser le monde pour que les collectifs existent, pour que les approches solidaires l'emportent sur les trajectoires individuelles. On parle ainsi de « réseaux sociaux », qui pourtant ne laissent pas de place, ni dans les algorithmes ni dans les pratiques, pour les corps intermédiaires, les représentations collectives. « La société n'existe pas » proclamait Margaret Thatcher pour défier la concurrence de tous contre tous, la « méritocratie » des plus agiles ou dotés dès l'origine des meilleures ressources. La destruction de l'idée même d'une régulation collective (le principe constitutif du politique) est implémentée dans les algorithmes des outils actuels. La nouvelle utopie industrielle et commerciale vise à aller plus loin encore en déléguant à des intelligences artificielles de nombreuses fonctions sociales et politiques, de la surveillance des comportements à la sélection des emplois ou la gestion de l'aide sociale. Quand ce n'est pas à conduire des guerres via robots interposés. Le rêve de la Silicon Valley serait de réduire la politique à la machine, d'encadrer le caractère imprévisible des humains et des groupes humains dans des programmes, dans la gestion des traces, dans le calcul. Bref de retrouver, sous une autre forme plus cybernétique, le modèle de la méga-machine industrielle et son impact social et culturel, contre laquelle se sont révoltés les jeunes des années soixante.

Reprenre le fil de l'histoire des technologies est toujours extrêmement instructif pour comprendre les situations présentes, retrouver les trajectoires et mieux s'armer pour reprendre la main sur les usages mortifères de technologies

qui par ailleurs restent passionnantes et dont une tout autre conception pourrait voir le jour.

Merci à Fred Turner d'avoir écrit une telle histoire socio-technique de l'Internet, d'avoir été chercher des sources et des réflexions dans les idées, les pratiques, l'air du temps des époques qui ont vu naître ces technologies et faire leurs premiers pas. À nous d'utiliser ce savoir pour arrêter la mégamachine, revenir à une conception sociale, politique et non machinique des relations humaines, et donc à promouvoir un Internet de libération collective et non une nouvelle forme d'asservissement individuel au profit d'un enrichissement démesuré des entreprises technologiques. ■

Notes et références

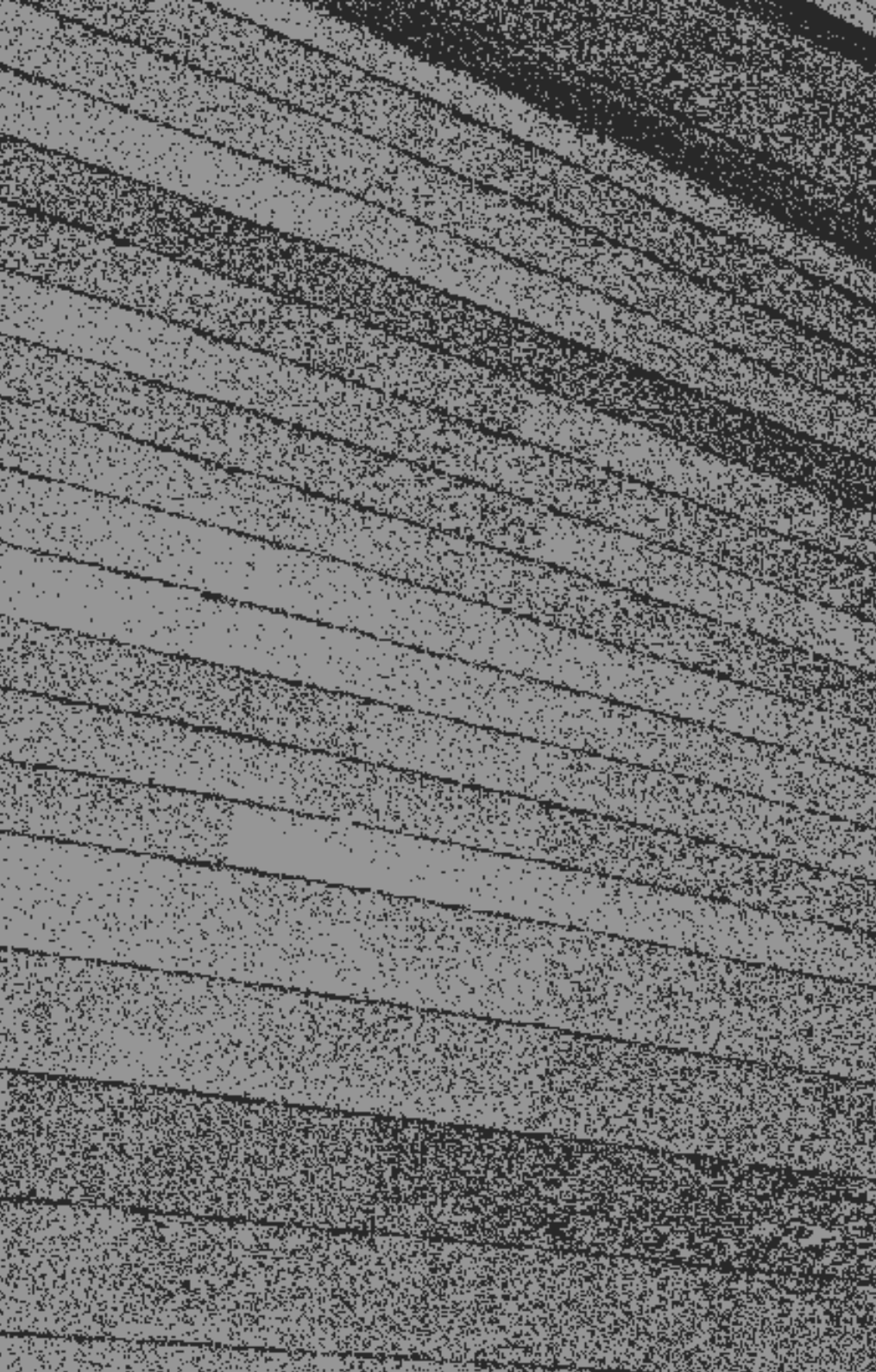
1. J.C.R. Licklider, « Man-Computer Symbiosis », *IRE Transactions on Human Factors in Electronics*, volume HFE-1, p. 4-11, mars 1960. <https://groups.csail.mit.edu/medg/people/psz/Licklider.html>.
2. Stewart Brand, « Spacewar, Fantastic Life and Death Among Computer Bums », *Rolling Stone*, 7 décembre 1972. <https://archive.org/details/19721207rollingstoneexcerptspacewararticlev02>.
3. Autant on trouve aisément sur l'Internet des citations de seconde main, autant il est difficile de trouver les citations originales, donc vérifiables :
« *The computer is the LSD of the business world. It absolutely guarantees the elimination of all the business it is now being brought to serve.* », In : Gene Youngblood, *Expanded Cinema*, Studio Vista, 1970. http://www.vasulka.org/Kitchen/PDF_ExpandedCinema/book.pdf.
« *PC is the LSD of the 1990* », Timothy Leary, In : Mark Dery, *Escape Velocity: Cyberculture at the End of the Century*, Grove Press, 1996. <https://books.google.fr/books?id=gJ0IMQWVpYC&pg=PP11&q=lsd&f=false#v=snippet&q=lsd&f=false>.
4. Ido Hartogsohn, « Cyberdelics in context: On the prospects and challenges of mind-manifesting technologies », *Frontiers in*

Psychology, Volume 13 – 2022. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2022.1073235>.

5. Si vous aimez rire de cette capacité commerciale à dire et vendre n'importe quoi, en NFT évidemment, nous vous conseillons le site Cyber mushroom (<https://www.cybermushroom.com>).

6. On peut par exemple reprendre en ce sens la controverse entre Shoshana Zuboff, qui fait démarrer le capitalisme de surveillance avec l'évolution de Google dans les années 2000 et Christophe Masutti pour qui dès «l'informatisation de la société» des années 1960 et 70, l'informatique était considérée comme un outil de surveillance et d'évaluation individuelle. Shoshana Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, PublicAffairs, 2019 (traduction en français : *L'Âge du capitalisme de surveillance*, Zulma, 2022). Christophe Masutti, *Affaires privées. Aux sources du capitalisme de surveillance*, C&F éditions, 2020.

7. Stewart Brand, *Whole Earth Discipline. Why denser cities, nuclear power, transgenic crops, restored wildlands, radical science, and geoengineering are necessary*, Viking Penguin, 2009. (intéressant de voir que la réédition a fait disparaître ce sous-titre de la couverture au profit du simple et ambigu *An Ecopragmatist Manifesto*).





Retour

Mieux comprendre la contre-culture

Adrian Daub



Adrian Daub est professeur en littérature comparée à l'université Stanford. Observateur averti, il signe régulièrement des essais dans de nombreux journaux, notamment *The Guardian* et *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Il est l'auteur de plusieurs essais au carrefour de la philosophie et de la critique artistique. Il a publié chez C&F éditions *La pensée selon la tech. Le paysage intellectuel de la Silicon Valley* en mars 2022. ■

Lorsque l'on pense à l'influence de la contre-culture des années soixante sur la Silicon Valley, on a souvent l'image d'un idéalisme ambiant qui se serait égaré dans la quête du profit. Ce n'est pas entièrement faux. Mais la grande réussite du livre *Aux sources de l'utopie numérique* de Fred Turner est de nous montrer que le capitalisme technologique et l'utopie hippie étaient imbriqués depuis le début. Le livre de Fred Turner n'est pas une histoire chronologique de l'industrie des technologies numériques, mais une histoire à rebours : analyser la Silicon Valley permet de mieux comprendre la réalité profonde des bouleversements qu'ont connus les années soixante. Plutôt que de conter l'histoire de promesses qui auraient été trahies, Turner nous permet de toucher du doigt les diverses continuités, tant positives que négatives. En suivant son récit, la contre-culture devient bien plus complexe que ce que l'imaginaire collectif en retient généralement. Mais également que les utopies sont plus résistantes qu'elles n'y paraissent, quelles que soient les tentatives des milliardaires de la tech de les noyer sous leur propre novlangue. ■

Entretien avec Fred Turner à propos du livre *Aux sources de l'utopie numérique*

**Propos recueillis et traduits par
Hervé Le Crosnier & Nicolas Taffin**



Fred Turner est professeur de sciences de la communication à l'université Stanford, au coeur de la Silicon Valley, titulaire de la chaire Harry et Norman Chandler. Il est un chercheur incontournable pour l'histoire de l'Internet, du multimédia et des relations entre l'art, la technologie et les nouveaux pouvoirs des entreprises de communication numérique. Il a publié plusieurs livres récompensés aux États-Unis. Il est régulièrement encouragé dans ses recherches par diverses institutions (Guggenheim Fellow, LeBoff Distinguished Visiting Scholar de la New York University, Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences de Stanford). Il a également été journaliste durant dix ans, et continue de publier régulièrement dans la presse d'actualité ou les magazines en Europe et aux États-Unis. ■

Pour commencer, merci à vous, Nicolas et Hervé, pour ces questions, mais aussi pour tout ce que vous avez fait pour mon travail. Votre soutien a été remarquable. J'en suis extrêmement reconnaissant.

Le livre *Aux sources de l'utopie numérique* a été publié il y a quinze ans aux États-Unis, et la traduction française a maintenant dix ans. Quel accueil a reçu le livre? Racontez-nous...

À ma grande surprise, le livre a reçu une importante couverture médiatique dès sa sortie. Il a aussi été largement mal compris. J'ai été étonné de voir que certains critiques pensaient que j'y expliquais comment les hippies nous avaient apporté l'ordinateur. En fait, j'essayais de dire que la culture de collaboration scientifique des recherches militaires de la guerre froide nous a certes apporté l'ordinateur, mais nous a également donné les hippies. En Californie du moins, la contre-culture était concernée par les mêmes théories des systèmes, de la conscience, des technologies, des drogues et de leurs équivalents scientifiques qui excitaient les mathématiciens et les informaticiens du MIT. Quand Stewart

Brand a créé *The Whole Earth Catalog*, il l'a décrit comme une structure de recherche. Les hippies suivaient le conseil de l'architecte Buckminster Fuller de nombreuses façons : prenez les productions scientifiques et industrielles et transformez-les en outils pour votre épanouissement personnel. Ils se considéraient comme participant à une équipe de recherche, et le monde devint leur laboratoire.

Les hippies ont surtout rendu l'ordinateur cool. Aujourd'hui, il est difficile de se rappeler combien dans les années soixante l'ordinateur était associé à la guerre du Vietnam. Quand Stewart Brand et les partisans du retour à la terre mettent en avant Norbert Wiener et Hewlett-Packard, ils dénouent cette association et en font émerger une nouvelle.

La traduction française de votre livre a été particulièrement bien reçue ici et votre livre y est considéré comme un classique des humanités numériques. Que pensez-vous de votre histoire d'amour avec la France ?

Je me sens particulièrement chanceux ! Aux États-Unis, la vie intellectuelle est morcelée. À quelques exceptions près, un même individu est soit chercheur soit journaliste, une éminence grise ou un personnage public. En France, j'ai rencontré des gens qui étaient tout cela à la fois. Plus encore, selon mon expérience il est vrai limitée, la vie intellectuelle en France se déroule autour de merveilleux dîners et de longues conversations nocturnes. Je sais que j'ai une vision romantique de la vie parisienne, comme certains Parisiens l'ont de San Francisco, mais tout de même... Une pièce remplie d'auteurs ou de penseurs français, correctement approvisionnés en vin et en nourriture produit une combinaison de chaleur et d'intensité que j'ai rarement rencontrée ici en Californie.

Ce que je veux dire par là, c'est que mes collègues français m'ont appris ce que signifiait avoir une vie intellectuelle intégrée, dans laquelle réfléchir n'est pas seulement quelque chose que l'on fait pour sa propre tribu universitaire, mais

concerne toute une communauté, experts et béotiens mêlés. Et dans l'idéal autour d'un délicieux repas.

Je me sens très heureux d'être américain, mais si quelque chose comme la réincarnation existe, j'espère que je revien-drais comme français...

La première partie de votre livre est centrée sur l'usage des outils, qu'ils soient psychédéliques, comme le LSD, ou intel-lectuels, comme la cybernétique. Pouvons-nous considérer cette période comme une utopie technique ?

C'est possible. Mais j'ai plutôt tendance à la voir comme un moment de transmission culturelle. Ceci dit, la cybernétique était un modèle utopique dès ses débuts. Les chercheurs, qu'ils soient issus de la technologie ou des sciences sociales, quand ils se réunissaient lors des conférences Macy à la fin des années 1940 et au début des années 1950 pensaient que l'on pouvait concevoir le monde comme un système d'infor-mation géant. Si cela était exact, alors chaque individu pour-rait s'accomplir et être heureux simplement en émettant le signal de ses désirs aux autres. Une société organisée autour de tels signaux serait par nature anti-hiérarchique et, de manière implicite, également anti-autoritaire.

Quand le LSD a pénétré la contre-culture et les campus universitaires au milieu des années soixante, c'était comme si les espoirs mythiques de la cybernétique pouvaient deve-nir réalité. Celles et ceux qui prenaient de l'acide à ce moment-là voyaient s'évanouir le monde tel qu'ils et elles le connaissaient. Les hallucinations donnaient l'impression de révéler des schémas de couleurs et de sons profondément enfouis dans le monde matériel, et qui devenaient tout à coup accessibles. Sous LSD, on peut vraiment concevoir que chaque élément du monde envoie des signaux au reste. Et pour des gens tels Stewart Brand ou Ken Kesey, le LSD faisait ressentir le monde comme étant unifié, exactement comme le suggérait la cybernétique.

En d'autres termes, je pense que le rêve d'une utopie rendue possible par la technologie a précédé l'arrivée du LSD, et que les gens qui ont pris du LSD ont interprété leur propre expérience au sein des mots et des concepts avec lesquels ils étaient familiers, notamment leur attachement à la cybernétique. Le LSD est devenu un outil grâce auquel la vision scientifique utopique de la culture de recherche de la guerre froide a quitté les laboratoires pour entrer dans la culture populaire.

À partir de la fin des années 1980, nous assistons à un basculement vers un comportement plus prédateur lié à l'entrepreneuriat et à l'évolution politique, bien représentée par la rédaction du manifeste *Magna carta for the information age* par Newt Gingrich et les neocons. De nombreux lecteurs préfèrent s'attarder sur la première partie du livre plutôt que sur cet épisode plus sombre de l'histoire de l'Internet. Que leur diriez-vous ?

J'aimerais les inciter à lire le livre à l'envers, de la fin au début. Si vous voulez considérer la contre-culture comme un mouvement uniquement dédié à la libération et non au pouvoir politique, si vous voulez penser que les idéaux de la contre-culture s'opposent radicalement à l'Amérique *mainstream*, alors vous devez trouver une explication, un pourquoi et un comment, au fait que des figures aussi ostensiblement oppositionnelles ont pu s'acoquiner avec quelqu'un comme Newt Gingrich et les Républicains nationalistes dont il était le leader. Les lecteurs et lectrices qui se sentent en sympathie avec les Merry Pranksters et le jeune Stewart Brand doivent se poser des questions, essayer de comprendre comment de telles icônes des années soixante ont pu travailler si facilement avec ces tenants de la droite dure quelques décennies plus tard. Je pense avoir répondu à ces questions dans le livre, ou du moins essayé. Mais je suis toujours autant fasciné de voir de nombreux lecteurs et lectrices continuer de

penser que ce livre est une célébration de l'ethos des hippies. Il ne l'est surtout pas. Et de loin.

Avez-vous eu des retours de Stewart Brand pour votre enquête, et êtes-vous toujours en contact ?

Stewart a été extrêmement généreux avec moi, du début à la fin. Le lendemain de notre première rencontre, il y a une vingtaine d'années, il m'a proposé de lire le journal qu'il a écrit et conservé depuis son adolescence. Il m'a simplement demandé d'arrêter ma lecture au moment où il aborde sa rencontre avec Ryan, sa femme actuelle. Comme je devais très vite m'en rendre compte, il écrivait sur tous les aspects de sa vie. Son journal est à la fois très intensément personnel et historiquement fascinant. J'étais absolument époustoufflé de voir qu'il pouvait faire ainsi confiance à quelqu'un qu'il connaissait à peine et lui donner accès à ce type de document. Mais il l'a fait. Et de mon côté, je me suis arrêté dès que Ryan est entrée en scène.

Je dois avouer que je n'étais pas aussi ouvert quant à mon propre travail. Je n'ai jamais montré d'épreuve de mon livre à Stewart avant sa publication. J'ai lui ai simplement demandé de confirmer ses citations avant de mettre sous presse. Stewart a été la première personne à laisser un commentaire du livre sur Amazon. Il a notamment apprécié ce livre pour ses comptes rendus d'expériences dont les personnes qui les ont partagées avaient du mal à se souvenir.

Je suis loin de partager tout ce que croit Stewart Brand, mais j'ai vraiment beaucoup d'admiration pour sa capacité d'ouverture. Nous ne sommes pas régulièrement en contact, mais je sais que si l'un de nous téléphonait, l'autre décrocherait sans hésiter.

Y a-t-il une méthode Fred Turner et comment la décririez-vous ?

Je ne pense pas avoir développé une méthode à proprement parler. Mais il y a des choses que je pratique régulièrement dans mes recherches et mon écriture. Je les conçois plus comme des manies, des habitudes, qu'une technique. Mais peut-être les deux approches commencent-elles à fusionner.

J'ai écrit cinq livres jusqu'à présent, et chacun d'entre eux est né quand j'ai pu repérer une sorte de motif dans les pratiques culturelles autour de moi et pour lesquels je me suis demandé d'où il provenait. *Aux sources de l'utopie numérique* est certainement le livre pour lequel ce fonctionnement a été le plus marqué. Comme vous le savez, j'ai été journaliste pendant dix ans avant de retourner à l'université pour préparer une thèse en 1996. Le livre a vu le jour comme sujet du mémoire de thèse. C'était peu de temps après avoir publié *Echoes of Combat. The Vietnam War in American Memory*, qui restait un travail du temps où j'étais journaliste. C'est en l'écrivant que j'ai découvert qu'au fil de la guerre du Vietnam, les ordinateurs étaient considérés comme des outils et des symboles du complexe militaire de la guerre froide. Ils n'avaient rien de « personnel » ou de « libérateur », et autant que j'aie pu m'en rendre compte, la contre-culture les détestait.

Imaginez donc ma surprise quand je débarque à San Diego pour obtenir mon diplôme et que je tombe sur *Wired*. À cette époque, le magazine regorgeait d'images psychédéliques, était basé sur un graphisme excentrique, et les textes provenaient de plumes des années soixante dont les noms ne m'étaient pas inconnus : Stewart Brand, John Perry Barlow, Howard Rheingold, Kevin Kelly. Et tous défendaient l'ordinateur comme un outil de libération, dans l'esprit du LSD et du rock'n'roll. J'étais estomaqué. On m'avait toujours dit que la contre-culture était *anti-technologie*. Cela m'a incité à creuser. J'ai commencé par établir la biographie des rédacteurs de *Wired* et à voir comment leurs vies individuelles s'entremêlaient, comme je l'aurais fait en tant que journaliste, en suivant, par exemple, un réseau de banquiers. Puis j'ai lu tout

ce que ces gens avaient écrit. Absolument tout. Ce faisant, je me suis rendu compte qu'ils avaient fait des choses ensemble depuis les années 1960. Et j'ai également vu que les historiens des années 1980 s'étaient trompés sur au moins deux points. Tout d'abord, on doit considérer qu'il y avait deux contre-cultures. La New Left, d'orientation plus politique, et le courant anti-politique et centré sur les questions de la conscience, que j'ai nommé les nouveaux communalistes. Ensuite, alors que ces deux groupes étaient opposés aux technologies massives, ils appartenaient à une génération qui adorait les technologies à taille humaine : l'automobile, les tourne-disques, et oui, le LSD. En me rendant compte de cela, j'avais déjà la moitié des arguments qui formeront la colonne vertébrale de *Aux sources de l'utopie numérique*.

Mes livres ont tous suivi ce schéma : repérer une anomalie culturelle ; essayer d'en découvrir les raisons ; lire, lire, lire autant les sources primaires que leurs analyses ; ensuite, et pour moi toujours en dernier, interviewer le plus grand nombre de personnages marquants que possible. De nombreux journalistes commencent leur projet par des interviews, mais je pratique différemment. Il me semble que les gens apprécient beaucoup, et en conséquence vous en disent plus, si vous arrivez en ayant déjà fait vos devoirs.

Voilà ce qu'il en est côté méthode. Mais je pense qu'il faut aussi mentionner ce qui me guide. Ayant eu plusieurs métiers dans ma vie, je mesure à quel point je suis un privilégié qui est payé pour lire, écrire et enseigner. Mon travail, c'est de rédiger des livres dans lesquels les gens qui n'ont pas le même temps disponible ou les financements, peuvent entrevoir le chemin qui nous a menés à la situation actuelle, d'un point de vue historique. Cela me motive beaucoup, c'est de penser à ce que je fais comme à une forme de service au public.

La publication en anglais de ce livre a aujourd'hui 15 ans. Vos recherches ultérieures ont-elles renforcé votre vision de la Silicon Valley, ou bien de nouvelles tendances ont-elles contredit le chemin tracé par les vétérans comme Stewart Brand, Doug Engelbart, Buckminster Fuller ?

Quand j'ai commencé à travailler sur la Silicon Valley, j'espérais ardemment que la légende soit vraie. Je pensais que les communautés étaient ce qu'elles prétendaient être, des petites poches d'utopie, et je croyais que les ex-hippies, avec toute leur expérience, pourraient construire des technologies qui pourraient répandre cette utopie dans le monde entier. Mais j'ai très vite compris que ce n'était pas vrai. D'une certaine manière, j'ai connu mon retour de bâton très tôt. Quand j'ai vu Newt Gingrich apparaître dans *Wired*, cela m'a immédiatement fait penser aux slogans écrits sur les murs : la libération sur le mode hippie et le libertarianisme de droite n'étaient après tout pas si éloignés.

Ce qui est intéressant aujourd'hui, c'est de voir combien ces systèmes se sont étendus. The WELL était considéré comme un truc important dans les années 1980. Craiglist était plutôt intéressant à ses débuts. Mais regardez ce que sont devenus Amazon ou Facebook aujourd'hui. Ces entreprises sont devenues à la fois globales et profitables dans une mesure que très peu de gens auraient pu prédire il y a vingt ou trente ans. La Silicon Valley a toujours un peu de ce vieux fonds utopique dans les veines, mais il devient de plus en plus difficile d'y croire quand on voit la part prise par ces ingénieurs dans la construction de monopoles industriels classiques de type extractivistes.

L'innovation numérique est souvent présentée comme résultant de la conjonction de quelques facteurs : des cerveaux, de la liberté et de l'argent. Ça paraît simple. Y a-t-il des changements dans la recette, lesquels ?

Ah, ah, est-ce que ça ne sentirait pas, par ici, le relent de quelques bouffées de la mythologie de la Silicon Valley? Les journalistes et les aficionados vous racontent l'histoire des «individus particulièrement doués qui sont devenus entrepreneurs et ont changé le monde». Steve Jobs est le profil type de ce type d'hagiographie. Bien sûr c'est en partie vrai : ce sont des gens exceptionnels qui ont dû travailler exceptionnellement dur pour faire que des changements arrivent à une telle échelle.

Mais ce dont les gens ne parlent pas assez est l'infrastructure, autant du point de vue des ressources matérielles que des systèmes culturels. La Silicon Valley fonctionne car toutes ces entreprises sont proches les unes des autres, coincées entre la baie de San Francisco d'un côté et les montagnes de Santa Cruz de l'autre. Cela fonctionne également parce qu'avant la révolution numérique, ce sont les sous-traitants de l'armée qui ont fait venir des commerces spécialisés. Au début, les puces de silicium étaient destinées aux systèmes d'armement. Que les entreprises de matériel militaires soient présentes ici dans la vallée avait pour effet de rendre les puces disponibles simplement en se baissant, si je puis dire. Et vous aviez besoin de telles ressources à portée de main.

Je suis moins convaincu que vous ayez besoin de la liberté, enfin de la liberté politique s'entend. Mais je crois que vous avez besoin d'une culture locale qui met en avant, comme reflétant une forme majeure d'expression de soi, le fait de faire des choses, d'en concevoir l'ingénierie. C'est quelque chose qui existe en Californie du Nord depuis toujours. Pour les gens de la Silicon Valley, ce type de culture se retrouve dans des festivals, comme Burning Man, ou comme la Nuit de Youri, actuellement abandonnée, qui était une rave party subventionnée par la NASA et nommée en référence à Youri Gagarine, le premier cosmonaute qui ait fait le tour de la Terre. Vraiment. Les participants de ces festivals célèbrent l'ingénierie en la considérant

comme une forme de créativité artistique. Ils rendent le travail de l'ingénieur fun, lui donnent une légitimité culturelle et une visibilité. Et tout cela génère une atmosphère expérimentale et ludique au sein de laquelle il est plus facile de développer des nouvelles technologies.

Du côté de l'art, vous déconstruisez aussi des idées reçues, par exemple sur les happenings et l'atmosphère « progressiste » spontanément associée aux communautés, sur une conception radicalement différente entre la Côte Est et la Côte Ouest, notamment une expression de la communauté des développeurs. Comment articulez-vous cette dimension culturelle voire esthétique à votre pensée sur la technique ?

J'ai toujours aimé l'art, mais ce qui m'a conduit à écrire à son propos c'est lorsque je me suis rendu compte de l'implication de longue date du monde de l'art dans celui de la technologie. Cela m'a frappé pour la première fois quand j'ai suivi le festival Burning Man en 2006. Je m'y suis rendu parce que j'avais vu des photos du festival dans le hall d'entrée d'un des bâtiments du siège de Google. À première vue, Burning Man est simplement une grande rave party dans le désert. Je me suis alors demandé pourquoi tant de personnes du monde de la tech s'y rendaient. Petit à petit, il m'est apparu clairement que Burning Man proposait à ses participants un ensemble de ressources culturelles fort utiles. Tout d'abord il leur donnait l'opportunité de s'entraîner à réaliser des objets collectivement, dans des conditions difficiles et devant des milliers d'autres personnes. Ce sont des compétences dont chaque ingénieur de la Silicon Valley a besoin et que les employeurs recherchent. Ensuite, cela leur permettait de réaliser des objets d'art et de bénéficier de la réputation qui l'accompagne. À Burning Man cela devient cool d'être un ingénieur. Enfin, cette coolitude se répercute en dehors du festival au travers des photos et des récits des personnes présentes, et cela a pour conséquence de rendre cool également le travail

collectif sur projet lié à l'événement et une forme d'art basé sur la technologie. En retour, tout cela contribue à créer une aura rose bonbon autour des gens de l'informatique et de cette vision d'une société centrée sur la technologie dont la construction est le gagne-pain de la majorité d'entre eux.

Je me suis rendu compte qu'il avait existé des schémas similaires dans les années 1950, quand des artistes comme John Cage ont adopté les technologies nouvelles de l'époque et qu'en sens inverse des ingénieurs comme Billy Klüver des Bell Labs ont accompagné le travail de John Cage. Les mondes de l'art façonnent les manières de faire, de jouer avec le possible qui tantôt émergent des méthodes de la recherche scientifique et tantôt les nourrissent en retour. L'art permet également de regrouper des gens pour faire des choses ensemble dans des situations qu'on n'appellerait pas officiellement du travail, mais qui les aident à créer des connexions professionnelles intéressantes. D'une certaine manière, les mondes de l'art constituent le *nec plus ultra* de l'organisation de séminaires d'entreprise hors les murs.

Est-il facile de garder la tête froide et l'esprit critique quand on vit à Mountain View et travaille à Stanford, dans la vallée qui veut transformer le monde? Se fait-on des amis, des ennemis?

C'est drôle. Beaucoup de gens m'ont demandé si on m'en voulait à Stanford ou dans la Vallée pour ce que j'ai dit ou écrit. Si tel est le cas, cela ne m'a pas été rapporté. J'ai des amis ici, y compris parmi les techno-libertariens.

Je pense à mon statut comme à celui d'un anthropologue qui vit dans la tribu qu'il étudie. Les tribus littéraires et universitaires qui m'ont vu grandir sont plutôt à Boston, Paris ou Berlin. Mais la tribu dont le centre est la technologie vit ici. Je ne me suis jamais réellement senti comme un membre à part entière de la Silicon Valley, mais en même temps, je pense que c'est le cas de tout le monde ici.

Nous avons publié quatre livres ensemble, qui ont fait émerger des idées telles que : un regard critique qui démystifie la contre-culture, l'usage du multimédia pour promouvoir l'esprit démocratique, la parole donnée aux laissés-pour-compte de la croissance technologique, le rôle de l'art comme outil de management au service de la créativité des entreprises du numérique. Pouvez-vous nous parler des pistes que vous suivez actuellement pour un prochain ouvrage ?

Je travaille actuellement sur un ouvrage montrant le rôle des nouveaux médias et de la théorie des médias dans la construction du féminisme et de l'activisme homosexuel dans les années 1970 et 1980. Et sur la manière dont ces mouvements ont en retour impacté la vie politique aux États-Unis. Plusieurs années avant l'élection de Donald Trump, j'ai été fasciné par l'hyper-personnalisation de la vie publique américaine. Comment en sommes-nous arrivés à une situation où l'on attend de chacun de nous qu'il ou elle révèle son moi intérieur à chaque instant ? D'indiquer le pronom qu'on choisit et d'afficher ainsi son orientation de genre ? Et de considérer celles et ceux qui sont différents de la majorité comme des ennemis intérieurs ? Je cherche à comprendre d'où vient cette forme de polarisation si singulièrement individualisée.

J'ai commencé par étudier les méthodes d'individualisation dans et par la technologie. Mais je me suis très vite retrouvé emporté vers les premières années de ces guerres culturelles, c'est-à-dire au mitan des années 1970. J'en suis là.

Cette histoire a également un pendant français très important. Qu'est-ce que les intellectuels parisiens de mai 1968 ont transmis aux militants homosexuels d'Act Up vingt ans plus tard ?

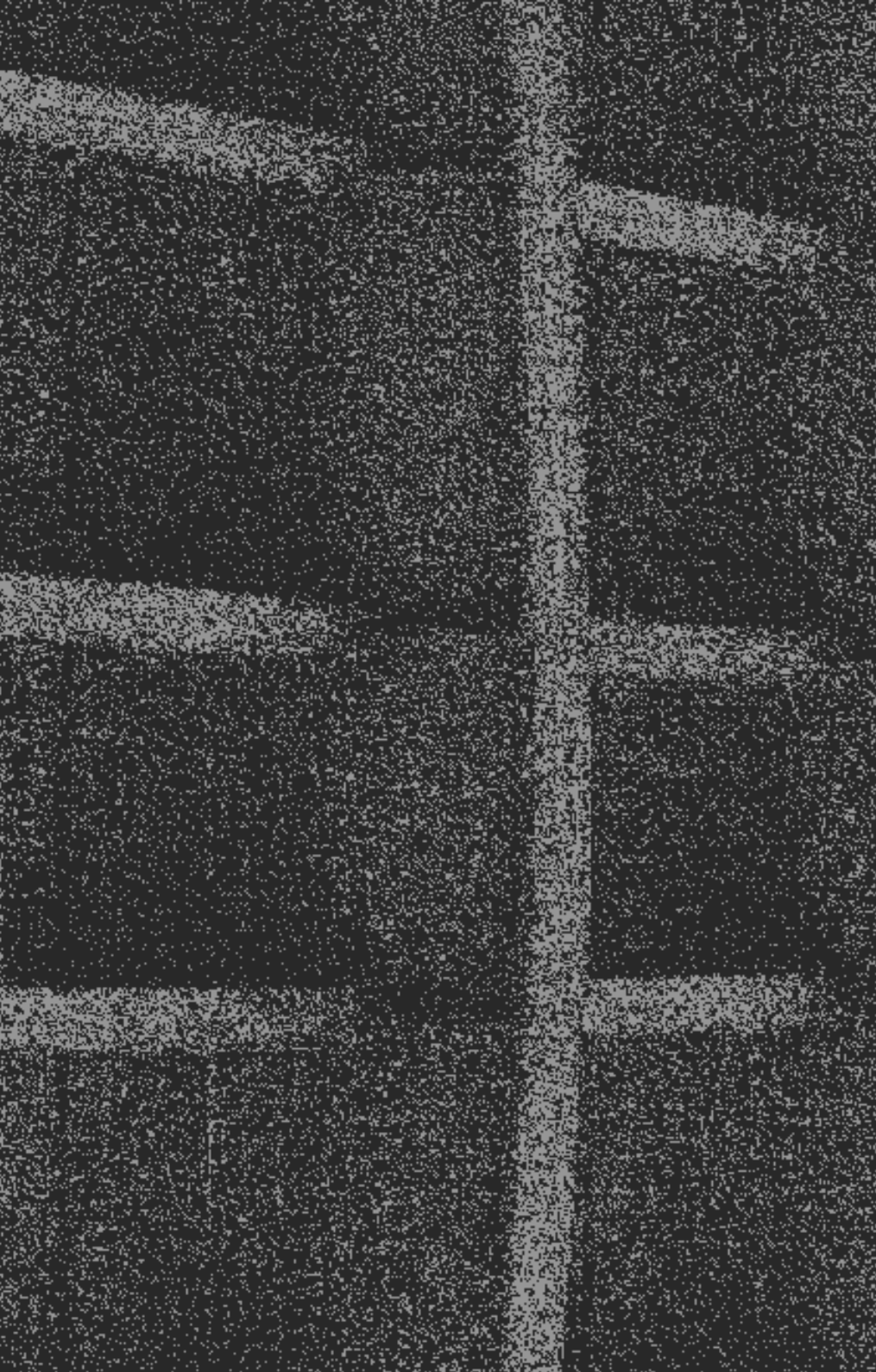
Une dernière question plus anecdotique, pouvez-vous nous parler de votre rencontre avec Steve Jobs ?

Bien sûr. J'avais vingt ans, et comme job d'été j'étais garde de sécurité dans les bureaux d'Apple à Cupertino en Californie, pas loin du site actuel de son siège social. Nous étions à l'été 1981 et l'entreprise venait juste de commencer la conception du Lisa, l'ancêtre du Mac. Mon travail consistait à surveiller le hall d'entrée d'un des bâtiments, de la fin d'après-midi à tard dans la nuit. Et tout particulièrement d'empêcher les employés de partir en emportant du matériel.

Un soir, j'étais à mon bureau et un barbu plutôt costaud est passé devant moi avec une carte-mère sous le bras. J'ai bondi et bloqué la porte. J'essayais de ne pas être agressif, mais il n'était pas question que je le laisse franchir la porte non plus. La fumée a commencé à sortir de ses oreilles et il m'a dit «Si vous ne me laissez pas sortir à l'instant même, j'appelle Steve». Je ne savais pas vraiment qui était Steve, mais j'étais certain qu'il prendrait ma défense. Après tout, je faisais ce que j'étais payé pour faire.

Erreur. Cet ingénieur a appelé Steve Jobs et me l'a passé au téléphone. Jobs m'a dit avec force détails obscènes ce qu'il pensait de moi et de la façon dont je faisais mon travail. Il m'a ensuite demandé de laisser partir l'ingénieur et sa carte mère et a raccroché. C'est ce que j'ai fait.

Sur le coup, j'étais vraiment en colère. Mais aujourd'hui, c'est comme un trophée qui me permet de dire, à l'image de centaines d'anciens d'Apple Computer, que j'ai moi aussi été engueulé personnellement par Steve Jobs. ■



Rencontres

Aux sources de Fred...

Olivier Alexandre



Olivier Alexandre est chargé de recherche au CNRS, membre du Centre Internet et société, ancien *visiting scholar* de Northwestern University et de Stanford. Ses travaux portent sur la culture et le numérique. Il a notamment publié *La Règle de l'exception* (Éditions de l'EHESS, 2015), *La sainte famille des Cahiers du cinéma* (Vrin, 2018) et *La Tech. Quand la Silicon Valley refait le monde* (Seuil, 2023). ■

Ma découverte du nom de « Fred Turner » procède d'une contingence pédagogique : des cours sur le « numérique » devaient être inscrits au programme de master du département communication de l'université d'Avignon où j'exerçais en tant qu'attaché temporaire d'enseignement et de recherche en 2012-2013. Personne au sein du laboratoire n'était spécialiste du sujet, et la secrétaire de la formation me conseilla d'assurer ces cours magistraux en vue d'un hypothétique recrutement au sein de l'université. Jusqu'alors, j'avais cultivé dans ma vie privée une forme de distance soupçonneuse à l'égard des services de la Silicon Valley. Mais mes travaux sur le cinéma et la culture avaient fait des *big tech*, ici comme ailleurs, un sujet incontournable. Je me plongeais donc dans la littérature spécialisée. En dépit de belles découvertes, je ne parvenais pas à me déprendre d'une certaine frustration en raison du manque de travaux historiques susceptibles d'apporter un cadrage de manière suffisamment convaincante et enlevée pour retenir l'intérêt des étudiant-es. En dépit des travaux qui se multipliaient aux États-Unis et en France, l'objet numérique butait sur le problème de sa mise en récit. Les historiens n'avaient pas démerité, mais la finesse et l'érudition

avaient peine à convaincre un public étudiant plus passionné de culture que de circuits intégrés. Quant à l'informatique en train de se faire, en passe de devenir une discipline reine après avoir longtemps souffert de son statut « bâtard »¹, elle générait une littérature profuse mais ésotérique, ne permettant pas au néophyte d'en dégager un discours unifié.

Je fus donc heureux, je crois comme beaucoup, de la découverte de *From Counterculture to Cyberculture*, initialement paru en 2006, au moment de sa publication française en 2012 à l'initiative d'un éditeur pointu et non-Parisien, répondant à l'appellation sibylline C&F. Le livre était introduit de manière enlevée par Dominique Cardon, et fit l'objet d'un accueil français enthousiaste au moment de sa sortie jusqu'à devenir l'un des livres de référence de la ministre de l'Éducation nationale d'alors. Le livre échappait pourtant en grande partie aux canons des sciences sociales. Y était présentée une foultitude de relations entre des univers tout à la fois étrangers et familiers (les hippies ici désignés « communalistes » cohabitant avec les hackers), obscurs et fascinants (le Trips Festival, les innovations de Douglas Englebart, les libertariens gravitant autour de *Wired*). Outre la richesse du matériau et la force de la thèse, le dispositif d'exposition s'avérait particulièrement singulier. La reconstitution d'un parcours de vie, aurait dû apparaître comme convenu à l'heure des biopics et des auto-analyses, Stewart Brand campant ainsi ici le rôle d'un Forrest Gump des nouvelles technologies². Si tel n'était pas le cas, c'est que le récit empruntait à différentes disciplines (l'histoire culturelle, les *Science and technology studies*, la sociologie des médias, etc.) au point de rendre l'ouvrage inclassable, y compris pour les bibliothécaires. Le livre naviguait, selon les librairies et les salles de lecture, des rayonnages d'histoire culturelle aux télécommunications, ce qui ne facilitait pas l'orientation du lecteur mais me rendait son auteur d'emblée sympathique³.

Le livre n'était pas pour autant un manifeste foucaldien. La théorie y occupait d'ailleurs une place à part. Elle n'était pas

absente de la démonstration, puisqu'on trouvait des références à Ronald Burt, Howard Becker, Peter Galison, Susan Leigh Star, Luc Boltanski et Ève Chiapello. Mais son rôle se trouvait renversé. Elle était autant un outil d'analyse, qu'un objet à part entière. Non seulement Norbert Wiener, Gregory Bateson, Bucky Fuller ou Howard Rheingold se trouvaient ainsi convoqués dans le récit comme personnalités historiques, mais leurs concepts étaient dépeints à travers des usages pratiques au même titre que les dômes géodésiques, des livres sur la géologie ou les calculatrices. Les concepts étaient ici une technique, disponible à la commande via le *Whole Earth Catalog*. Pour autant, la description proposée par Fred Turner n'avait rien du catalogue, et encore moins d'un plan fixe. Il s'agissait à l'inverse d'un long travelling traversant les époques, des années 1960 aux années 1990, en suivant la suite de projets collectifs dont Stewart Brand constituait le nœud d'un improbable réseau à l'interface de l'art, de la science, du jeu et de l'informatique. Apparaissait ainsi une histoire du numérique tout à la fois cohérente et incarnée, dont le déroulé se passait pour l'essentiel dans le nord de la Californie.

J'apprenais que l'auteur s'apprêtait à publier un nouveau livre, *The Democratic Surround*⁴. Je décidais de le recenser avant même d'en connaître le contenu. Le livre pouvait être lu comme un *prequel* du précédent, conservant le même principe méthodologique, remontant l'histoire des concepts comme techniques à teneur politique, au travers de l'anthropologie, de la psychologie, du design et de la muséologie. Cette contribution singulière à l'archéologie des médias opérait en cela un petit miracle, puisqu'elle redonnait vie à des concepts et des dispositifs pétrifiés à force d'usages routiniers (à l'image de l'approche culturaliste de Margareth Mead, la psychologie comportementale de Kurt Lewin ou l'écologie de l'esprit de Gregory Bateson). Il portait un regard critique là où il faisait mal, dans l'angle mort des contradictions politiques de l'avant-garde démocratique.

Porté par l'enthousiasme de la lecture, je proposais à l'auteur un entretien, qui fut publié dans *La vie des idées*⁵. À la suite de quoi, je l'invitais à Paris pour présenter son ouvrage. Le hic était que j'étais alors sans poste et sans ressource. Ce fut donc l'occasion de nombreuses rencontres et d'une découverte des montages financiers institutionnels. Je rencontrais à cette occasion l'historienne de l'art Larisa Dryansky, ses éditeurs français Hervé Le Crosnier et Nicolas Taffin, la chercheuse Valérie Peugeot, le sociologue Dominique Cardon, le journaliste Xavier de La Porte et le traducteur Laurent Vannini. Cette équipe resserrée fit beaucoup pour la réception française de Fred Turner, dont il ne tarit pas d'éloges aujourd'hui.

Poursuivant les échanges avec celui que j'appelais désormais « Fred », j'évoquais, plusieurs semaines après sa visite, la possibilité d'un séjour de recherche à Stanford. L'idée était de réaliser une enquête de terrain sur Netflix lors d'un séjour d'un ou deux mois. Grâce à son appui, je me voyais aurolé du titre de *Visiting Scholar* de l'université Stanford, pour un séjour longue durée, qui déboucha sur un tout autre projet. J'eus à cette occasion et à plusieurs reprises la chance d'observer Fred dans son milieu naturel, d'avoir des échanges réguliers avec lui et de voir quelques portes s'ouvrir dans son sillage. J'ai ainsi pu prendre part à l'anniversaire du Trips Festival, au raout organisé pour l'occasion (avec Stewart Brand, le journaliste John Markoff, le Further Bus, réquisitionné pour l'événement, etc.) et de me mêler à une soirée thématique « Burning Man » dans un des clubs les plus select de San Francisco, The Battery Club, tenu par un couple d'entrepreneurs ayant fait fortune dans la tech.

À ce moment-là, Fred Turner prenait la direction du département de communication à Stanford. Dans son discours d'intronisation, il soulignait la rareté des travaux de terrain sur la Silicon Valley alors même que cette dernière était devenue le cœur industriel des États-Unis et de

l'économie mondiale. Cette carence pouvait s'expliquer par la politique de recrutement des deux têtes de pont universitaires de la vallée : Stanford et Berkeley. Bien que reposant sur des modèles opposés (privé et public, l'une comptant seulement 16 000 étudiant·es, l'autre plus de 45 000, la première constituant le centre organique et historique de la Silicon Valley, quand l'autre avait construit sa réputation sur les humanités), l'une et l'autre recrutaient des chercheurs travaillant sur des thématiques nationales et non locales. Fred Turner appelait à l'inverse à s'inspirer des chercheurs de Chicago et de Boston de l'après Seconde Guerre mondiale, enquêtant sur les transformations sociales et industrielles de leur époque.

Je suivais ce chemin en me lançant dans une enquête au long cours sur la Silicon Valley, devenue depuis lors un livre⁶. J'apprenais à mieux connaître Fred. Nos entrevues me permirent de préciser ce qui n'était à l'origine que des intuitions à la lecture de ses ouvrages. Je connaissais le conférencier brillant, mais je découvrais le cycliste chevronné faisant quotidiennement le trajet qui sépare son domicile de Mountain View du campus de Stanford sur sa monture à deux roues, le kayakiste passionné disparaissant des jours durant, pagaie en main, le professeur à l'énergie débordante et communicative, le collègue d'une grande ouverture, patience et générosité intellectuelles, émaillant son discours de références à la pop culture qui le rendaient si populaire auprès de ses étudiant·es. Je réalisais également que le parcours de Fred était aussi singulier que le contenu de ses livres. Pour le dire d'une formule, le Fred « californien » prenait suite d'un Frederick Turner plus « Nouvelle Angleterre ».

Ce Frederick a suivi une formation en littérature, dans les universités de la Ivy League, à Brown où il a obtenu un Bachelor of Arts en 1984, et Columbia où il a effectué l'année suivante un master en littérature anglaise et américaine. Il a reçu des prix de poésie, continue d'écrire, s'intéresse à la

photographie et au design. Il a également passé du temps en Allemagne durant ses années de jeunesse, dans des conditions de vie bien éloignées des standards des grandes universités américaines. Il maîtrise non seulement l'allemand, mais aussi l'espagnol, et a donné des cours d'anglais. Il a eu une activité de journaliste *freelance* durant une quinzaine d'années, publiant notamment dans le prestigieux *Boston Sunday Globe*, fondé en 1872, qui comptabilise dans son histoire 18 prix Pulitzer. Frederick Turner s'est avant tout formé à partir et à travers le paradigme de l'auteur et de l'écriture. De cette expérience, il hérite jusqu'à aujourd'hui d'une certaine conception du lectorat et un usage tout à la fois intime et politique de l'écrit. Contrairement à la conception dominante de la presse d'information à Washington D.C., écrire un article n'est pas un simple compte rendu d'informations. Il s'agit aussi d'élever, d'inspirer, le plus grand nombre, le tout à travers une écriture à la fois nerveuse, claire et précise. Son art du récit, de la synthèse et son sens du sujet comptent sûrement comme un héritage de cette première vie. Frederick Turner, est d'ailleurs en soi un nom à forte connotation historique et littéraire : son homonyme Frederick Jason Turner, historien né en 1861 et mort en 1932, a forgé la thèse de la « frontière » affirmant que l'exceptionnalisme étatsunien tenait à la longue conquête de l'Ouest. Fred Turner a montré pour sa part en quoi cette frontière était devenue tout à la fois technologique et créative⁷. Comme journaliste de la Côte Est, Frederick Turner est resté marqué, pour ne pas dire blessé, des limitations d'une certaine presse, rappelant l'anecdote d'un rédacteur en chef lui ayant indiqué qu'il ne fallait pas plus d'une idée par article sans quoi il allait perdre le lecteur. Cette blessure se comprend à partir de l'ancrage académique de Frederick Turner. Depuis le milieu des années 1990, il a assuré des enseignements et conservé un pied à l'université, intervenant conjointement au MIT et à Harvard. Ce n'est que tardivement qu'il décida d'engager une thèse, et de migrer sur la Côte Ouest, à San

Diego, pour engager un doctorat en 1996, à 35 ans. Ce parcours explique sa conception assez peu californienne, mais presque européenne, du rôle et de la pratique des intellectuels. Les intellectuels de la Silicon Valley sont avant tout des *makers* et des *doers*, comme il le montre dans ses propres travaux avec les cas de Stewart Brand ou de Tim O'Reilly. Fred Turner s'attache à la vie sociale des concepts, procède à des recadrages temporels à l'échelle de l'histoire des États-Unis. Il cherche à produire des effets de dévoilement de trames au long cours, s'attaquant aux mythes *in vivo* du modèle américain aux travers des croyances de ses avant-gardes. La cohérence de cette conception se retrouve dans les deux figures tutélaires de Fred : les sociologues Howard Becker et Todd Gitlin.

« Mes modèles ont été Howie Becker et Todd Gitlin. Tous deux étaient très concernés par les événements de leur époque, mais avaient une vision à long terme. Ils étaient en partie historiens. Ils prenaient également les médias au sérieux alors que beaucoup autour d'eux ne le faisaient pas. Enfin, ils écrivaient bien, clairement et ont touché un public allant bien au-delà de leurs spécialités. »

Extrait d'un courriel, correspondance avec Fred Turner, 8 février 2023

Tout comme lui, ces deux grandes figures n'ont pas eu un parcours linéaire, ont manifesté des intérêts pour des domaines divers au long de leur carrière, et entretenu un lien avec le nord de la Californie : Howie Becker y réside et Todd Gitlin y a fait une grande partie de sa carrière à l'université de Berkeley. Fred entama sa seconde vie, californienne, en doutant sérieusement de la probabilité de pouvoir réussir sa carrière universitaire, considérant qu'elle débutait tardivement, trop tardivement, et qu'il travaillait sur un sujet alors fort peu dans l'air du temps : les communautés hippies des années 1960 et 1970. Qui plus est, il venait de publier un premier livre, *Echoes*

of *Combat*, n'ayant pas rencontré le succès. Le livre proposait pourtant de renverser avec force la lecture historique de la guerre du Vietnam, en interrogeant aux travers de films, romans, discours politiques et entretiens avec d'anciens combattants, le trauma hérité du conflit et sa gestion à l'échelle du pays, oscillant entre syndrome post-traumatique, déni, et déconstruction du mythe messianique étatsunien. La période doctorale qu'il engage dans le flou artistique le plus complet s'avère pourtant décisive. Il défend sa thèse dans le département de communication de San Diego, où les travaux de Chandra Mujerki sur les jardins du château de Versailles se retrouvent comme une référence centrale dans son analyse politique de l'environnement. Il y rencontre Stewart Brand qui, apprenant son sujet de thèse, lui confie son journal, dont il fit si bon usage⁸, un usage salué par Stewart Brand lui-même, qui, vivant sur son bateau à Sausalito, en face de San Francisco, refuse de longue date et presque systématiquement les demandes d'interview. Le livre valut à Fred une entrée à Stanford, un recrutement comme *adjunct professor*, puis *full professor*, une rareté dans le domaine des humanités au sein de cet établissement qui a détrôné Harvard comme première université du pays au milieu des années 2010.

Ce terme « d'humanités », souvent galvaudé, semble particulièrement ajusté au travail du professeur Turner, qui a su produire au fil de son œuvre une belle synthèse non seulement entre Fred et Frederick, mais aussi entre deux manières de pratiquer le métier d'intellectuel, l'une héritée de la Côte Est, l'autre venue de Californie. ■

Notes et références

1. Au sens donné à ce terme par le sociologue Everett Hughes, soit une activité nécessaire mais reléguée socialement. Everett Hughes, *Le regard sociologique. Essais sociologiques*, Paris, éditions de l'EHESS, 1996.

2. L'analogie est faite par Samuel Goëta dans une recension publiée dans *Questions de communication*, cf. Samuel Goëta, «Fred Turner, Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture, Stewart Brand un homme d'influence», *Questions de communication*, 23 | 2013, 493-495.
3. J'ai vu Fred se présenter tantôt comme historien, tantôt comme sociologue, ou se comparer à un anthropologue, sans jamais renier son passé journaliste. Il me dit une fois lors d'une discussion qu'il ne savait pas vraiment lui-même ce qu'il était : un historien, un sociologue, un théoricien de la communication, un essayiste, etc.
4. Fred Turner, *The Democratic Surround. Multimedia & American Liberalism from World War II to the Psychedelic Sixties*, The University of Chicago Press, 2013. Traduction en français : *Le cercle démocratique. Le design multimédia de la Seconde Guerre mondiale aux années psychédéliques*, C&F éditions, 2016.
5. Entretien avec Fred Turner, «From Mass Media to the Digital Revolution», *Books & Ideas*, 14 dec. 2014. <https://booksandideas.net/From-Mass-Media-to-the-Digital-Revolution.html> – Traduit en français, «Des médias de masse à la révolution numérique», *La vie des idées*, 13 mars 2015. <https://laviedesidees.fr/Des-medias-de-masse-a-la-revolution-numerique.html>.
6. Olivier Alexandre, *La Tech, Quand la Silicon Valley refait le monde*, Seuil, 2023.
7. Voir Julie Momméja, «Du Whole Earth Catalog à la Long Now Foundation dans la Baie de San Francisco : co-évolution sur la «Frontière» créative (1955-2020)», Thèse de doctorat, soutenue à l'université Sorbonne Nouvelle en 2021.
8. Cet usage ne concerne pourtant que la première moitié du journal de Stewart Brand.

Dans la jungle de la Silicon Valley

Thomas Cazals



Thomas Cazals est réalisateur de films et vidéos, fan de science-fiction.

Son documentaire «La Silicon Valley, le rêve américain 2.0» a été diffusé dans l'émission *Invitation au voyage* sur Arte en janvier 2023. Il est toujours accessible en ligne : <https://www.arte.tv/fr/videos/113654-003-A/la-silicon-valley-le-reve-americain-2-0/>. ■

Lundi 6 juin 2022. Oakland. La Californie de l'après Covid hésite à reprendre un rythme de vie normal. Tout est particulier. L'économie locale (bars, librairies, restaurants) traîne toujours le spleen pandémique du à emporter. Les employés de cette région (une des plus riches du monde) rejoignent anxieusement leurs bureaux dans la mythique Silicon Valley qui s'étend de l'autre côté de la baie, du nord au sud, de San Francisco jusqu'à San Jose. Quelques heures avant notre rendez-vous avec Fred Turner, je sors de mon motel à Oakland. Un ancien hôtel de passe repris par une famille indienne. Ce matin-là, impossible de passer un appel téléphonique. Au royaume de la high-tech, mon smartphone dernier cri ne fonctionne plus. Aux États-Unis, les réseaux 2G et 3G de mon opérateur français par lesquels transitaient les appels vocaux, sont désormais affectés aux systèmes de sécurité. Ma ligne est devenue muette. Embrouillé par le décalage horaire, je me dirige vers le *breakfast* le plus proche sur Broadway.

Le rendez-vous avec Fred Turner est fixé depuis plusieurs semaines. Il a accepté de nous raconter les origines culturelles et industrielles de la Silicon Valley à l'occasion

d'un documentaire pour la chaîne de télévision Arte. Professeur depuis plusieurs années à la prestigieuse université Stanford en Californie, il est l'auteur de l'ouvrage *Aux sources de l'utopie numérique* qui décrit les années de bascule entre la génération de la contre-culture des années 1960 et 1970 et les pionniers de la cyberculture des années 1980 à 2000. Ces années de mutation si importantes dans la civilisation occidentale de la fin du XX^e siècle.

Cette histoire de la naissance de la cyberculture est devenue depuis vingt ans une forme de légende moderne, une fable technologique avec ses figures, son espace géographique, ses lieux incontournables. Elle a donné naissance à un nouveau lieu mythique californien. Fred Turner le démystifie quelques années plus tard dans un autre ouvrage, *Visages de la Silicon Valley*, illustré par la photographe Mary Beth Meehan et consacré aux laissés-pour-compte de ce nouvel eldorado.

Pour réaliser l'entretien, le plus compliqué est de trouver un lieu tranquille pour filmer. En Californie, l'espace public se limite aux trottoirs et à certains parcs et les autorisations dans les lieux privés se monnaient à des prix exorbitants. Fred m'avait prévenu : « *Le problème de cet endroit c'est qu'il est sans places. Il y a une volonté ici de ne pas mémoriser* ».

Fred Turner nous invite donc chez lui à Mountain View, dans son jardin sous de magnifiques séquoias, au cœur de la Silicon Valley. En chemin depuis Oakland, nous longeons les campus immenses et ultra-sécurisés de Google et de Meta. Véritables paquebots high-tech cachés au milieu d'une végétation luxuriante, ils avalent et recrachent, selon les heures du jour, de grands bus noirs aux vitres fumées peuplés de milliers d'ingénieurs. Nous arrivons au bout d'une impasse pavillonnaire. La maison est là, toute simple, presque anonyme. Fred Turner nous accueille chaleureusement et nous fait passer dans le jardin. Là, deux cordes maintiennent une guirlande de chemises très professorales, bleu clair, qui

flottent au-dessus d'un large parterre de fleurs rouges et orange. Fred nous annonce : « *La Silicon Valley ressemble à une banlieue américaine classique. Rien de spectaculaire, beaucoup de maisons basses, de larges autoroutes, d'entrepôts, de centres commerciaux. Vous vous demandez, mais qu'est-ce qui se passe ici? Qu'est-ce qui peut bien se passer? La réponse, c'est "tout".* »

Une chaise blanche, le dernier exemplaire du *Last Whole Earth Catalog* et un autre du magazine *Wired* sont posés sur la table de jardin. La conversation s'oriente rapidement sur l'attraction particulière qu'exerce cette région des États-Unis sur le monde entier. Cette fascination qui attire aujourd'hui de plus en plus de touristes d'un nouveau genre. À quelques kilomètres de chez Fred Turner, dans une banlieue toute similaire, des fans d'Apple se succèdent toute la journée pour prendre des selfies devant la maison dans laquelle a vécu le dieu de la Silicon Valley, Steve Jobs. Devant les statues en plastique criardes qui signalent l'entrée du campus de Google ou au carrefour devant le panneau indiquant l'entrée de Meta, on assiste aux mêmes scènes d'autopromotion en mondovision, sous l'œil d'une police privée bien identifiable.

Fred poursuit : « *Les gens viennent dans la Silicon Valley, de la même manière qu'ils visitent Paris ou Rome. Ils viennent voir à quoi peut ressembler la puissance, le pouvoir. Mais le pouvoir dans la Silicon Valley est très largement distribué et caché. Il est manufacturé et mondialisé. Il n'y a pas de Vatican, où de lieux à visiter dans la Silicon Valley. Il y a un siège social de Google, qui est assez extraordinaire, celui de Facebook, mais vous n'êtes pas autorisé à y entrer en tant que personne lambda.* »

Je l'interroge sur la présence des immenses autoroutes à six voies qui relient les principales villes de la Silicon Valley, comme des câbles. Une distribution particulière de l'espace qui semble être tout à fait anarchique, sans aucune vision urbanistique globale. « *L'architecture de la Silicon Valley est conçue pour être prête à l'emploi, elle est très plug and play. C'est un espace dans lequel vous pouvez entrer et sortir facilement.*

Même si cela ressemble à de fades banlieues américaines, c'est en fait extraordinairement actif. Ce n'est pas très beau, c'est très plat et c'est assez pollué. Ici, le lieu où vous vivez est le reflet de l'argent que vous possédez. Plus vous vivez près de l'eau, moins vous avez d'argent car c'est là que se trouve une grande partie de la pollution industrielle. Mais si vous être riche, vous vivez dans les collines et vous regardez dans la vallée ceux qui travaillent pour vous, tout le temps. C'est comme observer les abeilles, vous les regardez travailler pour produire du miel. »

Une heure plus tard, l'entretien s'achève et je lui demande si enseigner aux étudiants de l'université Stanford qui constituent depuis les années soixante les futurs ingénieurs qui vont créer les start-up de la Silicon Valley lui procure un sentiment de force et de puissance. Sa réponse est la suivante : « Je me sens puissant grâce à l'argent qui est ici, parce que j'ai un bon travail et que je vis dans une belle maison. Et je sais que beaucoup d'Américains n'en ont pas. Mais, je me sens surtout comme un anthropologue qui vit dans une forêt avec sa tribu. Je ne fais pas partie de la tribu, mais je passe beaucoup de temps avec elle. » Mais de quelle tribu parle-t-on ? Pour me l'expliquer Fred Turner, s'empare de l'exemplaire du *Last Whole Earth Catalog* qui nous accompagne depuis le début de l'entretien. Publié entre 1968 et 1972 par l'auteur Stewart Brand, il l'ouvre à la première page et me lit le petit texte d'introduction au catalogue : « Nous sommes comme des dieux... Jusqu'à présent, le pouvoir et la gloire exercés à distance – par le biais du gouvernement, des grandes entreprises, de l'éducation formelle, de l'église – ont réussi au point que des défauts flagrants masquent les gains réels. En réponse à ce dilemme, un domaine de pouvoir intime et personnel est en train de se développer – le pouvoir de l'individu de mener sa propre éducation, de trouver sa propre inspiration, de façonner sa propre vie ». Il conclut : « C'est la vision qui anime cette partie de la contre-culture dans les années 1970, et c'est la même vision qui anime la Silicon Valley aujourd'hui. » ■

L'utopie d'un monde réduit à son calcul

Laurent Vannini



Laurent Vannini traduit depuis 2011 des textes de sciences humaines et sociales et de littérature. Il a notamment traduit *From Counterculture to Cyberculture* de Fred Turner et coordonné l'ouvrage multilingue *Net.lang* pour C&F éditions. Parmi ses traductions on trouve l'ouvrage de philosophie de Valentin-Yves Mudimbe, *The Invention of Africa* et la poésie épique de Ngũgĩ wa Thiong'o, *The Perfect Nine* (Présence Africaine). Il est depuis septembre 2022 jusqu'à juin 2023 artiste en résidence à l'université de Tours sur la question des rapports de force dans la traduction. On peut retrouver son travail sur <http://chaotidien.fr/>. ■

Fred Turner était venu en France en 2014 pour parler d'*Aux sources de l'utopie numérique* publié l'année précédente par C&F éditions. Lors d'une conférence donnée à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales), il avait évoqué le sentiment de solitude qu'il avait éprouvé lors de sa longue recherche dans la moiteur et les ténèbres des archives en sous-sol. Il tentait alors de confirmer la filiation qui lui semblait exister entre deux formes de pensée considérées comme parfaitement étrangères l'une à l'autre par la majorité de ses collègues universitaires, voire par le reste du monde. Son livre, et le succès qu'il a rencontré, constituait finalement la preuve qu'il avait eu raison de persévérer, et il incitait vivement tout·e chercheur·euse en herbe à suivre son intuition jusqu'au bout, envers et contre tous·tes parfois.

J'étais surpris de l'accueil de son texte, même dans des milieux bien moins critiques des technologies numériques, comme celui d'observateurs neutres de leurs usages, voire la sphère des évangélistes 2.0. Mais il me semblait plus surpris encore que moi. Je me demandais si les émotions que j'avais éprouvées en le traduisant avaient quelque chose à voir avec un sous-texte, présent mais invisible, ou n'étaient

finalement rien d'autre qu'un filtre luddite personnel. Je lui avais confié avoir éprouvé une formidable détestation des personnages clés de son récit socio-historique, en premier lieu à l'égard de Stewart Brand. Ce dernier se prenait pour un dieu et se demandait avec une certaine arrogance, dans une réponse à un courrier de lecteur de son *Whole Earth Catalog*, pourquoi diable il prendrait part aux luttes menées par les Africains-américains ou les femmes : à chacun son histoire, à chacun sa lutte. J'évoquais même une forme de nausée ressentie à la tentative de mise en mots de leurs bouffées délirantes qui amalgamaient, entre autres choses, boucles de rétroaction cybernétiques, épanouissement personnel apolitique et réification des liens avec la nature (et des populations natives par la même occasion).

Sous la plume de Fred Turner, toujours éminemment respectueux néanmoins des acteurs de l'utopie numérique dont il livrait une trajectoire historique détaillée, quelque chose de la moiteur et des ténèbres des archives de la contre-culture demeurerait. Sans doute était-ce moins lié aux conditions de séquestration volontaire du doctorant avide de lumière du jour qu'avait alors été Turner, qu'au contenu même de ce qu'il lisait, découvrait et décrivait. Je lui avais alors demandé quels sentiments, quelles émotions il éprouvait à l'égard de Stewart Brand et de Kevin Kelly. Il m'avait confirmé qu'à l'origine il imaginait la contre-culture et ses représentants néocommunalistes comme des gens chouettes. Néanmoins, il avait changé d'avis au fur et à mesure et avait conclu sur un chapitre décalé, éminemment plus critique, où il n'avait pas cependant été en mesure de tout dire, ou de donner entièrement libre cours à la profondeur de sa pensée critique.

En donnant une conférence à Berlin sur ce livre, en 2014, il avait indiqué dès le début avoir changé d'avis sur le rôle et le projet de la contre-culture et qu'il espérait bien que l'audience changerait d'avis à la fin de la conférence. J'avais

alors plaisanté en précisant que Kevin Kelly me faisait penser à un moine. Il m'avait répondu que Kelly était celui qui avait le moins confiance en lui, mais qu'il se reposait sur la confiance dans les autres; qu'il était la plus aimable des personnes (d'entre Brand, Kelly et Rheingold) mais sans doute celui dont les idées étaient les plus dangereuses. Et en parlant de Brand, je me souviens qu'il m'avait dit que d'autres le décrivaient comme un être insensible, un poisson (« *a fish* »). Il y avait donc quelque chose d'autre que ma propre colère vis-à-vis de ces communalistes pressés de faire des technologies à petite échelle les outils de leur émancipation et de leur « psychothérapie », terme employé par Fred Turner dans un article publié alors dans *Slate.fr*¹, et, dans la foulée, de celles du monde entier. Le trouble de ma propre perception était sans doute également lié au rapport de fascination entretenu autour de moi à l'égard des années soixante aux États-Unis, réduites, là encore, à mon sens cette fois, à une pure séquence de foisonnement créatif et de liberté. Et cette fascination rejaillissait sur Brand, Kelly et les autres, qui devenaient à l'instar des poètes de la *beat generation*, des personnages mythiques, à la créativité débridée, vivant une époque sans commune mesure avec notre présent. Cependant, la quête menée par Kerouac d'une langue et d'une écriture recouvrant en tout point le monde vécu, n'était pas une quête d'affranchissement, de libération, ou de guérison. Il s'agissait d'une tentative d'enfermer le monde, de le réduire à sa seule expérience personnelle, tout en prônant son immensité. Le monde prétendument ouvert de l'itinérance de *Sur la route*, illustré par la formule « *We've got to go someplace, find something* » s'inspirait de personnes réelles, à l'instar de Neil Cassady, dont l'errance et les conditions d'existence n'avaient rien d'utopiques. Les néocommunalistes procédaient semblablement lorsqu'ils invoquaient la pureté spirituelle des liens entre natifs américains et la nature, et s'emparaient de vestes en peau de daim pour incarner ces liens et renouer

avec la terre. Ce faisant, ils enfouissaient une deuxième fois l'histoire d'un massacre sur lequel reposaient la culture états-unienne et la réalité d'une population réduite à peau de chagrin et à l'isolement en réserves.

En écrivant une histoire des origines intellectuelles et sociales de l'Internet, Fred Turner a également rédigé un pamphlet contre deux formes de réduction constituantes de son avènement : la réduction de l'être humain à l'homme blanc chrétien californien effrayé par le modèle soviétique, les hommes en costumes de flanelle gris et la bombe nucléaire; et celle des sociétés humaines à l'image idéale d'un essaim d'abeilles dont Kevin Kelly serait la nouvelle reine. Pendant que les néocommunalistes imaginaient reconstruire un monde nouveau à l'aide de calculatrices, de colliers de perles et de dômes géodésiques dans des communes où ils reproduisaient inévitablement les inégalités de la société qu'ils fuyaient, des femmes et des hommes s'engageaient dans un combat douloureux pour les droits civiques des Africains-américains, contre la guerre du Vietnam, pour l'émancipation des femmes, contre la machinisation de l'université et du monde, etc.

La critique de Fred Turner n'a jamais été aussi pertinente qu'aujourd'hui, à l'heure où la métaphore computationnelle, au cœur de la pensée des néocommunalistes et réduisant le cerveau humain à un circuit électrique reproductible, trouve sa matérialisation la plus aboutie. Les prétendues intelligences artificielles, ou plutôt leurs apôtres, ne cessent d'étendre le recouvrement binaire du monde, et transforment un nombre de plus en plus grand d'êtres humains en opérateurs et opératrices de la *machine*, c'est-à-dire en abeilles « modélisées » de l'essaim autorégulateur civilisationnel, toutes tournées vers l'harmonie du groupe. L'utopie numérique n'a jamais été aussi proche de prendre sa forme aboutie, authentiquement dystopique. En ce sens la contre-culture a parfaitement réussi. Jamais n'a été plus vivace

l'imaginaire d'une émancipation par des technologies destinées à travailler tandis que les humains batifoleraient et créeraient, libres de toute contrainte, sous la haute surveillance de machines pleines d'amour et de grâce.

Contre cette non-pensée de fuite technologiste toujours à l'œuvre, me reviennent avec force, et la détermination de ne jamais oublier, les mots prononcés par Mario Savio le 2 décembre 1964 à Berkeley, et repris par Fred Turner au début de son texte : *« Arrive le jour où le calcul de la machine devient si odieux, vous donne tellement la nausée, que vous ne pouvez plus en être l'un des opérateurs. C'est alors que vous devez peser de tout votre corps sur ses engrenages, ses rouages, ses manettes et toute sa mécanique. Vous devez l'arrêter coûte que coûte. Et vous devez donner à entendre aux machinistes et aux propriétaires que leur machine ne sera remise en état que lorsque vous aurez retrouvé la liberté. »* ■

Notes et références

1. Jean-Laurent Cassely, « Comment la gauche et la contre-culture sont tombées dans le piège de l'utopie numérique », entretien avec Fred Turner, *slate.fr*, 18 décembre 2014. <https://www.slate.fr/story/95899/fred-turner-technologies>.



A high-contrast, grainy black and white photograph of a control panel. The panel features a grid of numerous small, rectangular buttons or indicators. Below the grid, there are three prominent circular knobs or buttons. The overall image has a very high level of contrast, resulting in a loss of fine detail and a heavy, textured appearance. The word "Histoire" is overlaid in white text on the upper right portion of the image.

Histoire

Des hommes (et femmes) de l'Internet à la pluralité de ses histoires

Francesca Musiani



Francesca Musiani est directrice adjointe du Centre Internet et Société du CNRS, qu'elle a cofondé en 2019. Elle est également chercheuse associée au Centre de sociologie de l'innovation i3/Mines ParisTech et à l'Internet Governance Lab de l'American University à Washington, D.C. Elle est l'autrice, avec Ksenia Ermoshina, de *Concealing for Freedom: The Making of Encryption, Secure Messaging and Digital Liberties* (Mattering Press, 2022, Special Mention du Stefano Rodotà Data Protection Award 2023), et co-autrice et coordinatrice de nombreux autres articles et livres. Elle est vice-présidente pour la recherche de l'Internet Society France et a récemment co-publié une étude sur la fragmentation de l'Internet pour le Parlement européen (2022). Sa page personnelle : <https://cis.cnrs.fr/francesca-musiani/>. ■

L'Internet, est un dispositif constitué d'êtres humains aussi bien que d'objets techniques. Cette affirmation peut paraître comme allant de soi, une évidence pour tout spécialiste du réseau des réseaux et de son organisation. Pourtant, les travaux qui ont vraiment pu rendre compte de cette richesse humaine restent peu nombreux à côté de ceux qui, d'un côté, décortiquent tel protocole, tel algorithme ou telle ligne de code; et qui, de l'autre côté, quand il s'agit de raconter l'humain, s'attachent plutôt à faire le portrait des « stars », des « grands innovateurs », souvent d'ailleurs au masculin.

Avec *Aux sources de l'utopie numérique*, Fred Turner a posé un des jalons importants dans cette démarche de dévoilement de la richesse humaine de l'Internet. C'est tout du moins ainsi que, peu après sa parution en 2006, je l'ai lu (en anglais¹), alors que je débutais ma thèse en socio-économie de l'innovation sur les services internet alternatifs en pair-à-pair. Et c'est ce qu'il me semble bien de rappeler aujourd'hui, alors qu'on fête les dix ans de sa parution en français : Fred Turner est, avec ce livre, un conteur pionnier d'un humain pionnier de l'Internet.

Ce qui est particulièrement intéressant dans la démarche de ce livre est que Fred Turner ne s'attache pas à faire l'histoire des humains les « plus en vue ». Stewart Brand n'a pas été un grand innovateur ou inventeur de l'Internet. Mais il a sûrement été un médiateur pionnier de l'Internet, et c'est ce qui rend son histoire si intéressante à raconter et à lire. De par un ensemble de facteurs environnementaux, sociaux, économiques, techniques, Brand a été en mesure de revêtir un rôle clé dans l'élargissement de l'Internet des cercles spécialisés de la contre-culture à un premier cercle d'utilisateurs *at large*, ouvrant la voie, sans doute, à certains aspects de la « société en ligne » d'aujourd'hui. N'ayant pas pour points de force les caractéristiques de vision et de génialité qu'on attribue généralement aux grands innovateurs du numérique, Brand a été plutôt un « humain-frontière » (pour paraphraser la notion d'« objet-frontière » proposée par Susan Leigh Star et James Griesemer²), en reconfigurant différents mondes sociaux, idéologies, objets techniques tout en faisant le pont entre eux.

Fred Turner a signé une démarche pionnière avec cet ouvrage. En proposant de regarder une tranche d'histoire socio-technique de l'Internet à la lumière de l'histoire d'un de ses acteurs-médiateurs, il a fait un geste novateur et – pour reprendre la préface de la version française, écrite par Dominique Cardon – il a « réussi un véritable tour de force. De la biographie d'un individu singulier, Stewart Brand, Fred Turner dresse le portrait d'un personnage collectif : Internet. Ce geste métonymique a valeur d'exemple pour l'histoire des sciences et des techniques »³. Sans doute, la lecture de cet ouvrage a dû inspirer plusieurs travaux socio-historiques qui ont montré que l'Internet – et bien d'autres systèmes socio-techniques complexes – sont le résultat de beaucoup plus que l'action de quelques innovateurs visionnaires sur un ensemble de technologies, mais de beaucoup d'interactions, actions et médiations en coulisses, sur beaucoup de petits choix et pratiques

qui n'ont pas moins contribué à construire l'Internet tel qu'il est aujourd'hui.

Avec du recul, cet ouvrage me semble pourtant poser une question critique essentielle pour les recherches historiques et sociologiques futures sur l'Internet, son développement et sa gouvernance : comment choisit-on les histoires de l'Internet, humaines et non-humaines, qui méritent d'être racontées ? La réponse à cette question est tout sauf anodine, car nos choix des humains de l'Internet qu'on raconte sont, *de facto*, les choix des histoires de l'Internet qu'on raconte – et de celles qu'on ne raconte pas. Qu'on transmet et qu'on ne transmet pas. Qu'on visible pour les générations futures et qu'on garde plus discrètes, voire invisibles. Qu'on problématise ou pas.

Il ne fait pas de doute que l'un des fils rouges de l'ouvrage de Turner consiste à pointer du doigt une certaine « homogénéité sociologique » des communautés pionnières de l'Internet (blancs, californiens, éduqués et sauf rares exceptions, masculins). Cependant, en lisant son ouvrage comme un récit de l'Histoire, avec un grand H, de l'Internet, plutôt que comme une des histoires de l'Internet dans une région spécifique du monde – même si, bien sûr, centrale et pionnière – on prend le risque de « naturaliser » ou d'« universaliser⁴ » à l'ensemble de l'Internet mondial l'ensemble des valeurs et médiations que Turner décrit si bien.

Certes, il faut reconnaître et analyser les origines de l'Internet en tant que projet du département de la Défense des États-Unis – imprégné à la fois de la structure hiérarchique de la bureaucratie militaire et gouvernementale et des valeurs de la culture scientifique et technique des universités américaines. Mais les briques fondatrices – techniques et humaines – de l'utopie numérique dépassent largement l'environnement américain, et se sont incarnées dans de multiples projets de réseaux, des élaborations de cadres théoriques et d'application du logiciel libre ou des données

ouvertes, et ainsi de suite, qui n'ont pas nécessairement eu leurs racines dans cet environnement, voire sont nés en opposition à celui-ci.

Ce court texte en hommage à Fred Turner et son ouvrage est donc en même temps un avertissement et une invitation à poursuivre sa démarche pionnière jusqu'au bout, en élargissant le tableau «humain» de l'Internet à sa dimension vraiment mondiale, et aux différentes histoires locales qui le composent. Reconnaître et expliciter les jalons historiques de la gouvernance de l'Internet, c'est reconnaître la pluralité de ses histoires. Des historiens tels que Andrew Russell⁵ ou Valérie Schafer⁶ ont pu montrer comment, à cause de ces origines étatsuniennes marquées, la naissance et le développement de la société de l'information en réseau ont souvent été racontés dans une perspective téléologique et présentiste, qui voit les évolutions ayant façonné l'Internet dans sa forme actuelle comme résultat d'une série d'innovations linéaires et «obligées», et ses parcours alternatifs comme erreurs ou retards corrigés plus ou moins rapidement, plutôt que comme des moments de co-construction du *zeitgeist* de l'ère numérique. L'Histoire, avec un grand H, de l'Internet est bien composée de multiples histoires de l'Internet, distribuées géographiquement et techniquement ainsi que politiquement : continuons donc à chercher, et à raconter, les Brand européens, africains, asiatiques...

Une telle perspective aide à faire la part des récits dominants de l'Internet d'aujourd'hui, tels que la surpuissance des plateformes – qui est certes bien présente mais qui ne résume pas à elle seule les enjeux de pouvoir de l'Internet – tout autant que des récits originaux d'un Internet symétrique, complètement ouvert et égalitaire. Cette démarche permettra d'avancer dans la compréhension des différentes réalités qui forment actuellement l'Internet – ou, plutôt, les Internets – et de leurs articulations. ■

Notes et références

1. Fred Turner, *From Counterculture to Cyberculture. Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*. University of Chicago Press, 2006.
2. Susan Leigh Star & James Griesemer, «Institutional Ecology, 'Translations' and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology», *Social Studies of Science*, 19 (3): 387-420, 1989.
3. Dominique Cardon, *Préface. Les origines hippies de la révolution numérique*. In: Fred, Turner, *Aux sources de l'utopie numérique*, C&F éditions, 2012.
4. Je me suis rendue compte après avoir terminé d'écrire ce texte que ce terme a également été employé avant moi par Samuel Goëta dans sa note de lecture de l'ouvrage, en exprimant un «point de vigilance» semblable. Voir Samuel Goëta, «Fred Turner, Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture, Stewart Brand un homme d'influence», *Questions de communication*, 2013, vol. 23, p. 493-495.
5. Andrew Russell, *Histories of Networking vs. the History of the Internet*, Paper presented at the SIGCIS Workshop, Copenhagen, Denmark, October 7, 2012.
6. Valérie Schafer, «Part of a whole: RENATER, a Twenty-Year-Old Network within the Internet», *Information & Culture*, 2015, vol. 50, num. 2, p. 217-235.

Un passeur en contexte

Valérie Schafer



Valérie Schafer est historienne, spécialiste des technologies de la communication. Elle a notamment travaillé sur l'histoire du Minitel et sur les débuts du Web français. Chargée de recherche au sein de l'Institut des sciences de la communication du CNRS, professeure à C2DH à l'université du Luxembourg et chercheure associée au Centre Internet et Société du CNRS, elle a co-publié un ouvrage sur la neutralité de l'Internet et a suivi avec beaucoup d'attention la constitution des archives du Web en France à la BnF et à l'INA. Depuis 2018, elle dirige le secteur de l'histoire européenne contemporaine à l'université du Luxembourg. Elle est cofondatrice de la revue *Internet Histories. Digital Technology, Culture and Society*. ■

Dix ans après la traduction en français du livre de Fred Turner, paru cinq ans auparavant dans sa version anglaise aux presses de l'université de Chicago sous le titre *From Counterculture to Cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the Rise of Digital Utopianism*, l'ouvrage reste une référence incontournable de l'histoire de l'Internet et des cultures numériques. Nous avons pu noter dans une recension pour la revue *Hermès* en 2013 plusieurs points clés qui en font une lecture indispensable à la compréhension des développements et tensions qui traversent l'histoire des réseaux, entre logique libertarienne et libérale : « on découvre dans la vie de Stewart Brand à quel point ces deux logiques ne sont pas antithétiques et comment des hommes ont su marier *flower power* et *Silicon Valley*¹ ». Ce sont d'ailleurs ces paradoxes, pas si inconciliables comme le montre le livre, qui traversent la vie de Stewart Brand mais aussi toutes les recherches de Fred Turner, si l'on pense à ses ouvrages ultérieurs, *Le cercle démocratique. Le design multimédia, de la Seconde Guerre mondiale aux années psychédéliques* (également traduit par C&F éditions en 2016) ou encore (et surtout) *L'usage de l'art : de Burning Man à Facebook : art,*

technologie et management dans la Silicon Valley (publié par C&F éditions en 2020). On retrouve au cours de ces trois ouvrages ce même goût pour les biographies collectives, pour l'histoire de l'innovation croisée à l'histoire culturelle et intellectuelle, qui font la marque des recherches de Fred Turner, à la fois en renouvellement constant mais avec ce fil rouge, sensible dans ses approches.

Mais revenons aux forces de l'ouvrage sur Stewart Brand. On relèvera dans sa version française la qualité de la traduction de Laurent Vannini ou les illustrations tirées d'images d'archives, notamment celles du *Whole Earth Catalog*, objet éditorial insolite et contre-culturel qu'imaginait Brand à la fin des années soixante. Surtout, Fred Turner a pointé avec acuité, justesse et précision au fil des pages le rôle de passeur de Brand. La sociologie de la traduction et la théorie de l'acteur-réseau s'adapteraient à merveille à Stewart Brand, et les approches contemporaines en STS (Science and technology studies) auraient insisté sans doute sur le rôle d'objet-frontière qu'est le *Whole Earth Catalog*. Mais Fred Turner ne se réclame pas de cette influence académique, c'est davantage en historien qu'il aborde le parcours de Brand, le recontextualisant systématiquement, pour retracer un itinéraire à la fois singulier et collectif. Il réussit le tour de force de faire revivre une époque, ou plutôt des époques (puisqu'il couvre trois décennies de vastes changements sociétaux, mais aussi politiques, économiques et technologiques) et des univers très différents, bien qu'en dialogue, grâce à Brand notamment. On pense évidemment au monde des hippies et néo-communalistes, mais aussi à l'Augmentation Research Center où Douglas Engelbart poursuit sa vision de l'informatique personnelle et d'un oN-Line System, vision dont il a fait une démonstration éclatante en décembre 1968 et qui a fait date au point d'être qualifiée ensuite de *Mother of all demos*. Il y a les Trips Festivals aussi, sans oublier la fascination pour la «Nouvelle Économie» ou la création de *Wired* où l'on

retrouve bien des auteurs du *Whole Earth Catalog*, dont Brand lui-même.

Du *Whole Earth Catalog* à la revue *Wired*, en passant par les communautés virtuelles et The WELL (The Whole Earth 'Lectronic Link), Fred Turner explore donc les paradoxes, les contradictions, les aspirations, mais aussi les réussites parfois insolentes d'un aventurier atypique et infatigable, à la conquête de nouvelles frontières. Passionné, fascinant autant qu'irritant, Stewart Brand le reste aujourd'hui et on peut le suivre dans le récent documentaire *We are as gods* de David Alvarado et Jason Sussberg², dans une biographie autorisée parue au début de 2022 de John Markoff, *Whole Earth: The Many Lives of Stewart Brand*, ou encore dans la thèse de Julie Momméja intitulée *Du Whole Earth Catalog à la Long Now Foundation dans la Baie de San Francisco : co-évolution sur la « Frontière » créative (1955-2020)* soutenue en 2021³, où elle s'intéresse entre autres à la *Long Now Foundation* et *Revive & Restore*, dernières aventures en date de Brand. Si Stewart Brand reste un sujet d'intérêt, c'est en effet aussi pour ses engagements récents, que Julie Momméja met en écho et continuité avec ses premières visions, tissant des liens entre la contre-culture qui se déploie dans la baie de San Francisco dès les années soixante et *Revive & Restore*, l'actuel mouvement bio-hacker ou encore le projet *Counter Culture Lab* et le *Maker Faire*.

Mais ce n'est pas cette partie également fascinante de la vie de Stewart Brand qui intéressait principalement Fred Turner. Lui couvre son itinéraire de l'après-guerre aux années 1990. L'intention de l'auteur est moins celle qu'a Markoff d'écrire un parcours individuel, mais celle de décrire et comprendre le parcours intellectuel et professionnel d'un fédérateur (bien qu'il puisse être aussi très clivant) « *tout à la fois visionnaire, idéologue, esprit libre et itinérant, mais aussi rigoureux et solidement ancré dans ses convictions*⁴ ». Il le resitue en permanence dans un contexte et des communautés,

pour au fond dessiner une biographie collective, où l'on croise parmi d'autres Ken Kesey, fondateur des Merry Pranksters, John Perry Barlow (célèbre notamment pour sa *Déclaration d'indépendance du cyberspace* de 1996), Larry Brilliant, co-fondateur de The WELL, Howard Rheingold et ses communautés virtuelles, Steven Levy et le monde des hackers. Si nous avons pu noter en 2013 « un schéma qui au fil des pages devient parfois attendu, tant on sait que dans son souci de permettre au lecteur de capturer une époque et un réseau qui fourmille en permanence, il consacrera systématiquement des digressions utiles à décrire et expliquer le parcours de chaque personnage et objet convoqué, que ce soient les hackers, les dômes géodésiques ou encore la pensée de Wiener, le collectif d'artistes USCO ou Space War⁵ », c'est ce qui dix ans après fait aussi la force de l'ouvrage : une capacité à fournir une mine d'extraits pour introduire par exemples les étudiant·es à « l'imaginaire d'Internet » (pour reprendre le titre de l'ouvrage également séminal et devenu un classique de Patrice Flichy). Alors que s'est développé un mouvement bienvenu des mainteneurs (voir par exemple le livre de Lee Vinsel et Andrew Russell, *The Innovation Delusion* de 2020), cherchant à valoriser celles et ceux qui ne sont pas les « figures héroïques » de l'histoire de l'innovation⁶, Fred Turner proposait déjà en amont une troisième voie, celle des passeurs, sans aucun doute aussi des personnes d'influence, pour reprendre le choix du sous-titre français. ■

Notes et références

1. Valérie Schafer, « Lectures », *Hermès, La Revue*, 2013/2 (n° 66), p. 262-268. <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-2-page-262.htm>.
2. <https://www.weareasgods.film>.
3. La publication par Julie Momméja d'un ouvrage s'appuyant sur ses recherches doctorales est en cours avec C&F éditions.

4. Valérie Schafer, *op. cit.*
5. *Ibid.*
6. Le courant des mainteneurs se forme notamment aux États-Unis en réaction à la sortie de l'ouvrage de Walter Isaacson en 2015 *The Innovators: How a Group of Hackers, Geniuses and Geeks created the Digital Revolution* (Simon & Schuster).

Lire Fred Turner : de l'usage de l'histoire pour préfigurer demain

Christophe Masutti



Christophe Masutti est chercheur associé au SAGE, Université de Strasbourg, Hôpitaux Universitaires de Strasbourg, (h)ac(k)tiviste et co-administrateur de Framasoft. Il a publié *Affaires privées. Aux sources du capitalisme de surveillance* chez C&F éditions en 2020. ■

École primaire, un MO5 pour deux élèves : créez un programme en BASIC pour entrer une variable (INPUT Var) et imprimez/affichez (PRINT) un message utilisant cette variable. Par exemple, demandez l'âge de l'utilisateur et imprimez un message du type : « tu as [SAGE] ans! ».

Grâce au plan Informatique Pour Tous

lancé en 1985, toute ma scolarité j'ai pu apprendre à bidouiller sur des machines. Je faisais aussi partie de ces chanceux qui avaient un ordinateur à la maison. Du Thomson, s'il vous plaît! comme à l'école¹. Certes, la plupart du temps l'ordinateur était associé à des petits jeux à l'heure du goûter, mais j'avais intégré le discours paternel selon lequel ces machines allaient changer le monde. C'était sûr! Comment? Aucune idée, mais... garanti sur facture : plus tard, tout le monde aurait un ordinateur. Finies les inégalités. Et puis surtout, il se disait que quelque part, là-bas, on pouvait « avoir Internet ».

Le génie informatique était dans l'air du temps. Il était sorti de l'administration publique ou des bureaux des entreprises pour entrer dans les foyers, en plus petit. On racontait aussi beaucoup d'histoires. Celle qui a sans doute le plus marqué ma génération était la légende de Steve Jobs et Steve Wozniak qui avaient développé les premiers Apple dans le garage familial. Je crois que ce *storytelling*, bien que reposant sur des éléments tout à fait véridiques, a connu toutes les variations possibles et imaginables... il donnait de l'espoir :

chacun pouvait participer à la grande aventure de l'innovation numérique. Parce que l'ordinateur personnel concernait tous les foyers, et parce qu'il nous laissait présager un monde différent, celui de la croissance technologique infinie à la portée de toutes et tous, ce récit nous faisait du bien. Pour un adolescent, cet imaginaire était extrêmement puissant : l'autodétermination n'était plus une conquête sociale où l'on devait faire ses preuves sur l'antique schéma familial mais plutôt par l'acquisition de dispositifs et de compétences technologiques. Savoir manier un ordinateur, c'était pouvoir conquérir le monde.

Frustration. Aujourd'hui, nous n'avons jamais eu autant de dispositifs numériques jusque dans les poches de nos pantalons (on s'attend à la prochaine étape, transhumaniste, d'un branchement direct sur le cerveau développé par Elon Musk et sa société Neuralink) et nous n'avons jamais été autant aliénés par la technique. Paradoxalement cette aliénation est aussi la manifestation de ce que la technique dans le monde capitaliste a de redoutable : elle n'a jamais autant servi à renforcer les inégalités. En somme, le sentiment d'avoir été trompé quelque part. Mais où ?

Juste douitte

Dans les lectures qui ont guidé mon engagement en faveur des libertés numériques, d'abord, et ensuite sérieusement anticapitaliste, il y a les livres de Fred Turner. Tout particulièrement *From Counterculture to Cyberculture* et *The Democratic Surround*². Bien sûr George Orwell, Aldous Huxley, Philip K. Dick figurent dans le top 10 des auteurs que tout (h)ac(k)tiviste connaît parfaitement. Mais avec Fred Turner nous sommes dans une autre catégorie, celle du « sérieux conceptuel » des essais universitaires (le premier

livre est tout de même une thèse de doctorat). Il a l'énorme mérite de m'avoir livré une relecture toute différente de l'histoire de l'économie numérique. D'ailleurs, c'est en prenant modèle sur cette manière multidimensionnelle d'envisager l'histoire (on aurait dit une histoire totale, il y a quelques temps) que j'ai moi-même proposé une relecture complète de l'informatisation de la société depuis les années soixante à l'aune de la marchandisation des données numériques³. Nous avons clairement besoin de comprendre comment, dans l'histoire du capitalisme, se sont formés les discours qui sous-tendent le refrain sans cesse à nouveau et plébiscité de la croissance des plateformes et autres avatars de la Silicon Valley. Et c'est à cela que s'est attelé Fred Turner.

Fred Turner pose les bonnes questions en soulevant des paradoxes. Comment se fait-il que des entreprises comme Alphabet ou Apple soient aujourd'hui non seulement les plus grandes capitalisations boursières au monde (et dans l'histoire de l'économie) mais prétendent aussi promouvoir tous les idéaux auxquels j'adhérais adolescent⁴, à partir d'un imaginaire communautaire qui date l'époque hippie : des relations sociales basées sur le partage, la liberté, l'autodétermination, l'accomplissement de soi. N'y a-t-il pas comme une contradiction ? L'histoire de Stewart Brand, du *Whole Earth Catalog* et de sa communauté virtuelle (*Whole Earth 'Lectronic Link*, *The WELL*) est sans doute le meilleur exemple qu'il ait pu choisir l'historien. Il met en perspective les éléments biographiques d'un personnage hors du commun (comme l'écrit Dominique Cardon dans sa préface, « *un point d'intersection d'univers hétérogènes* ») et des dispositifs techniques (catalogue et messages électroniques). Cette rencontre marque la jonction entre la contre-culture californienne des années 1970 et les idéaux communautaires des années 1950 et 1960⁵ qu'elle a su brasser, mais cette fois projetés dans l'élan technologique du dernier quart du XX^e siècle en tant que modèles de développement et d'épanouissement

économique. Ils annonçaient ainsi les plateformes de l'économie numérique que nous connaissons aujourd'hui.

Outre Stewart Brand, il y eu d'autres exemples de célébrités tout aussi transversales, entre technologie et projet de société. On peut citer le très paradoxal Jerry Rubin, cofondateur du Youth International Party, à la fin des années soixante et fortement impliqué dans les mouvements contre la guerre du Vietnam⁶. Il devint par la suite l'un des hommes d'affaires des plus en vue (notamment dans les cercles Républicains), et l'un des premiers investisseurs d'Apple... En 1970, il écrivait pourtant dans *Do It!*⁷, sorte de manifeste synthétique hippie :

La révolution est rentable. Alors les capitalistes essaient de la vendre. Les proxénètes de l'argent prennent les meilleures choses que nos cœurs et nos esprits produisent, les transforment en produits de consommation avec une étiquette de prix, puis nous les revendent comme des marchandises.

Dans un autre genre, pour sa part sur une trajectoire fidèle à ses engagements de jeunesse, on peut citer aussi Lee Felsenstein, l'un des initiateurs du projet Community Memory en 1972, un grand forum électronique d'annonces en tout genre maillé sur le méta-projet Project One, considéré alors comme la première « commune numérique ». Lui-même féru des travaux d'Ivan Illich sur la convivialité, Lee Felsenstein a travaillé dans la Silicon Valley chez Osborne Computer Corporation et contribua significativement à la conception du premier ordinateur portable Osborne-1 en 1981. Membre fondateur du Homebrew Computer Club, il a travaillé comme expert dans de nombreux projets industriels d'interfaces novatrices, permettant à l'industrie américaine de conquérir des parts de marché importantes. Lee Felsenstein a su mettre en accord ses convictions sur le rapport homme-machine et les nombreuses innovations que nous lui devons. À l'inverse de Jerry Rubin, Lee Felsenstein

n'a pas abandonné ses idéaux. Sa carrière démontre que l'industrie a toujours su aménager des espaces d'innovation sur un mode d'organisation horizontale, à l'image des *skunk works* de Lockheed Martin depuis les années 1940 en Californie, un des exemples du mode de fonctionnement ouvert de l'appareil technico-militaire hérité de la période de la Seconde Guerre mondiale parfaitement décrit par Fred Turner. En conciliant les impératifs économiques de l'investissement en innovation et la culture de la créativité collective des ingénieurs-hackers de la Silicon Valley, Lee Felsenstein est lui aussi un archétype des *ingénieurs hétérogènes* (pour reprendre la terminologie de John Law⁸).

Les « univers hétérogènes » dont ces personnages sont des points de jonction, sont des univers composés des hackers amateurs, des communautés hippies, de la recherche académique, des arts et des producteurs de micro-informatique. Ils sont intriqués dans deux toiles, celles du marché capitaliste d'une part, et celle de la contre-culture, d'autre part. Et le tout, comme le montre Fred Turner dans son deuxième ouvrage, dans un rapport qui n'est pas antithétique.

Contre-contre-culture

Longtemps on a compris la fin du mouvement hippie comme une forme d'absorption de la contre-culture dans la culture de masse, c'est-à-dire une exploitation économique du mouvement contre-culturel (c'était ce que pensait alors Jerry Rubin et qu'illustre la citation ci-dessus... et il y avait du vrai). D'une part on supposait que l'industrie et les services avaient su si bien adapter leurs produits à la jeunesse des années 1970 que cette dernière y trouvait une nouvelle façon de vivre, dans un grand écart entre Karl Marx et Coca-Cola. D'autre part on a souvent accusé la jeunesse

contre-culturelle d'être restée dans le brouillard de l'indicible : une révolte permanente qui ne se serait jamais conceptualisée ni unifiée pour proposer une sortie claire face à l'histoire réactionnaire. Le marketing et la consommation de masse auraient finalement su apaiser ces frustrations dans le miroir narcissique de la réussite individuelle capitaliste.

Cette manière de considérer la contre-culture comme un intermède sans lendemain est pourtant fallacieuse :

– Parce que ce qu'on a appelé « contre-culture » était la capacité pratique des groupes sociaux d'inscrire leurs ressources culturelles dans un registre discursif certes très varié mais permettant de donner un sens à un quotidien fait de transformations politiques et de crise économique, face auquel il fallait proposer d'autres imaginaires que le seul horizon de la paix sociale « à tout prix » issu du traumatisme de la Seconde Guerre mondiale. Ces nouveaux imaginaires se sont manifestés à travers la cyberculture des années 1970 et 1980 ; c'est ce que montre Fred Turner.

– Parce que la contre-culture, dans sa signification première forgée par Theodore Roszak⁹, est d'abord une critique weberienne du modèle industriel. Ce dernier ne pouvant qu'aboutir à une domination technocratique, il faut remettre en cause la culture industrielle et ses sphères intellectuelles, esthétiques et politiques pour proposer un nouveau regard sur le moi ou le soi, supérieur aux contingences techniques qui pourtant nous submergent.

– Parce que toute forme de contre-culture, y compris aujourd'hui, se caractérise par une grande diversité d'actions et de discours qui rend justement le concept global de contre-culture assez peu pertinent, car trop généraliste, pour analyser les groupes sociaux et leurs situations.

Le concept de *préfiguration* proposé par David Graeber ou Marianne Maeckelbergh¹⁰ dans leur approche du mouvement *Occupy Wall Street* pourrait nous servir ici, bien qu'il soit quelque peu anachronique. Faisons fi exceptionnellement de cette question méthodologique et posons-nous la question : de quoi les communautés contre-culturelles des années 1970 étaient-elles les préfigurations ? À vrai dire, les espaces d'expérimentation collectifs et individuels de ces communautés n'ont pas vraiment essaimé parce qu'il ne formulaient pas de solution pratique et politique pour changer de modèle social à partir d'expériences collectives. À la place, on les a souvent vu justement comme un refus du politique... alors qu'ils étaient d'abord autant de formes différentes de critiques des institutions, artistiques et/ou techniques.

Émanciper avant de proposer. C'est une option qui a toutefois trouvé dans certains espaces des formes de réalisations bien concrètes. C'est le cas du mouvement pour le logiciel libre (*Free Software Movement*). En effet, si Richard M. Stallman¹¹ et ses amis créèrent la FSF (*Free Software Foundation*) au milieu des années 1980, c'était parce qu'il fallait créer un cadre formel pour l'échange libre des logiciels, ce qui deviendra plus tard la licence publique générale (GPL, *General Public License*), une réponse aux stratégies de domination de l'industrie logicielle sur les utilisateurs par le biais de la propriété intellectuelle. Cet échange libre des logiciels était en réalité une pratique amorcée dès les débuts de la seconde révolution informatique, celle des systèmes d'information, quand apparurent sur le marché les gros ordinateurs (*mainframes*) autour desquels les communautés hackers s'agitaient. Au milieu des années 1980, une histoire était réécrite, celle du monde idéal communautaire de la décennie précédente où les logiciels et les connaissances s'échangeaient librement (alors que ce n'était le cas que dans les petits interstices proches du monde universitaire) et c'est ce monde, ce modèle d'organisation sociale, qu'il fallait

défendre et faire advenir... même si la liberté des programmeurs devait primer sur la convivialité illichienne des objets techniques concernés (les programmes). Ainsi au nom de la liberté, certains hackers de renom tels Eric Raymond firent sécession et promurent une vision toute différente et libertarienne de l'ouverture du code source : un outil de compétition dans un marché concurrentiel avec lequel il faut composer et où l'efficacité de la contribution collective permettrait la plus grande compétitivité possible du code ainsi créé, car plus efficace. En somme, une manière de montrer qu'en s'appuyant sur la créativité commune, il est possible de gagner beaucoup d'argent individuellement sans se préoccuper des libertés des utilisateurs et des conséquences éthiques d'un tel modèle économique. C'est ce qu'a fait Google avec le système Android, basé sur GNU/Linux, ou Apple avec OS X, surcouche à l'Unix libre de Berkeley.

Éteindre l'homme qui brûle

Quelle ironie, comme le montre si bien Fred Turner, de voir comment les ordinateurs sont devenu synonymes d'émancipation sociale et de rapprochements entre les groupes sociaux, alors qu'ils sont en même temps devenus les instruments du capitalisme et de la finance, aussi bien que les instruments de la surveillance et de la « société du dossier ». C'est bien en tant que « menaces sur la vie privée » que les dépeignaient les premiers détracteurs des bases de données gouvernementales et des banques à l'instar d'Alan Westin¹² au soir des années soixante. Tout s'est déroulé exactement comme si les signaux d'alerte ne s'étaient jamais déclenchés, alors que depuis plus de 50 ans de nombreuses lois entendent réguler l'appétit vorace des plateformes.

Pourquoi? Fred Turner y répond : parce que la priorité avait été choisie, celle de transformer le *personal is political*¹³ en idéologie néolibérale par le biais d'une philosophie hacker elle-même dévoyée au nom de la liberté et de l'accomplissement de soi.

Le problème de la Silicon Valley est d'avoir construit des imaginaires techno-solutionnistes sans prendre en compte que la révolution numérique est d'abord celle de la rationalisation des processus de production à la conquête de nouveaux espaces d'accumulation de capital. Dans ce contexte, entre les microprocesseurs et l'accumulation des données, l'accomplissement de soi (l'expérience individuelle partagée) ne peut être un projet de transformation sociale « convivial », mais plutôt une intégration individuelle des techniques numériques dans un schéma compétitif libéral. Tout essai de transformation sociale par l'innovation technique ne pouvait se faire que de deux manières dans un tel schéma capitaliste. On pouvait entrer dans une forme classique – mais contraire aux messages de la contre-culture – où l'objectif est de produire de la valeur concrète (la submersion technique de Roszack). Ou bien l'on pouvait dissocier la production de la valeur, en essayant d'oublier les contingences des chocs économiques qui ont mené à la sur-financiarisation des investissements dans la Silicon Valley (et ailleurs), et feindre d'oublier aussi le rôle des institutions elles-mêmes (l'État) sans lesquelles les parts du marché national (la consommation de masse) et mondiale (l'hégémonie des États-Unis) ne seraient pas si juteuses.

Le tout se maintient dans un discours auto-justificateur : tout est service numérique au service du bien-être et de la paix sociale. On résout les grands problèmes du monde¹⁴. Ainsi on pourrait dire que l'« économie du partage » prônée par une entreprise comme Uber, à la source des pires attaques néolibérales à l'encontre du droit du travail, est un détournement discursif des idéaux communautaires de

l'organisation sociale du travail qui promeut l'accomplissement personnel par la communion des actions collectives.

Dès lors le seul lien envisageable entre la valeur et l'innovation ne peut être que postulé, de l'ordre du religieux et de la morale, du temple central de Burning Man à l'injonction « *Don't be evil* » des débuts de Google. Comme le disait Orwell dans *Le Quai de Wigan* : l'adoration de la technique et le conformisme polluent toute critique entendable du capitalisme.

S'il fallait écrire une nouvelle *Déclaration d'indépendance du cyberspace*, afin d'en défendre les espaces de liberté, elle devrait être aujourd'hui l'exact inverse de Burning Man, l'inverse de cette quête d'authenticité avortée, sclérosée par l'économie de marché, la croissance au détriment de l'environnement et la marchandisation des données. La transformation de la contre-culture en culture du capitalisme de surveillance consiste en un enfermement des individus dans un capitalisme sans horizon. C'est une politique techno-béate dont la seule réponse face aux rêves d'émancipation que les groupes préfiguratifs d'aujourd'hui lui opposent (en demandant simplement dans quel monde nous voulons vivre dans un avenir proche) consiste à se rétracter sur des valeurs réactionnaires, protectionnistes et violentes.

Saurons-nous bientôt ne pas reproduire les mêmes erreurs? Saurons-nous préfigurer ensemble un monde démocratique et égalitaire, en multipliant les expériences collectives et en partageant les ressources naturelles, intellectuelles et numériques? Beaucoup d'initiatives sont à l'œuvre aujourd'hui dans tous ces domaines. Elles renouent quelque peu avec d'anciens idéaux mais ne sont pas moins lucides : elles connaissent les pièges du capitalisme et ceux du pouvoir. Il n'en est que plus urgent de les encourager et y participer. ■

Notes

1. En connaisseur, je jalousais les camarades qui crânaient avec leurs Macintosh dont la jolie pomme en bas à gauche de l'écran provoquait en moi un mélange de fascination et d'envie.
2. Les deux ouvrages sont traduits en français chez C&F éditions : Fred Turner, *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture*, Stewart Brand, *un homme d'influence*, C&F éditions, 2012; Fred Turner, *Le cercle démocratique. Le design multimédia, de la Seconde Guerre mondiale aux années psychédéliques*, C&F éditions, 2016.
3. Christophe Masutti, *Affaires privées. Aux sources du capitalisme de surveillance*, C&F éditions, 2020.
4. Entre 1989 et 1994, j'écoutais beaucoup Pink Floyd et les Doors et passais pour un vieux. Aujourd'hui j'écoute du heavy metal... on ne rajeunit pas.
5. Je parle ici du changement culturel qui a eu cours du lendemain de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années soixante, porté par la littérature, le cinéma, la *beat generation* et le mouvement hippie : les années 1970 sont ensuite la décennie du basculement.
6. Lors d'un procès célèbre à Chicago en 1969, il fit partie des 7 accusés de conspiration pour avoir interrompu la Convention nationale démocrate de 1968. Le procès fut surnommé celui des Chicago Seven.
7. Jerry Rubin, *Do It! Scenarios of the Revolution*, Simon and Shuster, 1970, p. 235.
8. John Law J., «Technology and Heterogeneous Engineering: The Case of Portuguese Expansion», in : W. E. Bijker, T. P. Hughes & T. J. Pinch (dir.), *The Social Construction of Technological Systems: New Directions in the Sociology and History of Technology*, MIT Press, 1987.
9. Theodore Roszak, *The Making of a Counter Culture. Reflections on the Technocratic Society and Its Youthful Opposition*, Doubleday & McClure, 1969.

- 10.** Voir David Graeber, *Comme si nous étions déjà libres*, Montréal, Lux éditeur, 2014. La préfiguration est l'« idée selon laquelle la forme organisationnelle qu'adopte un groupe doit incarner le type de société qu'il veut créer ». Voir aussi Marianne Maeckelbergh, « Doing is Believing: Prefiguration as Strategic Practice in the Alter-globalization Movement », *Social Movement Studies*, vol. 10, num. 1, 2011, pp. 1-20.
- 11.** Sam Williams, Richard Stallman & Christophe Masutti, *Richard Stallman et la révolution du logiciel libre. Une biographie autorisée*, Eyrolles, 2010.
- 12.** Alan F. Westin, *Privacy and Freedom*, Atheneum, 1967.
- 13.** C'est le ralliement des mouvements pour les droits et libertés individuels, le lien entre l'expérience personnelle (par exemple les inégalités de race ou de genre dont des individus pourraient faire l'expérience quotidienne) et les structures politiques et sociales qui sont à la source des problèmes et dont il fallait procéder à la remise en question.
- 14.** Voir l'annonce de la Google Car sur le blog officiel de Google le 9 octobre 2010 : « *Larry and Sergey founded Google because they wanted to help solve really big problems using technology.* » <https://googleblog.blogspot.com/2010/10/what-were-driving-at.html>.





Californie

Still Hungry. Still Foolish.

Julie Momméja



Julie Momméja est docteure en civilisation américaine et études médiatiques de l'université Sorbonne Nouvelle. Elle a passé trois années en Californie comme chercheuse à UC Berkeley et est depuis *Research Fellow* à la Long Now Foundation, où elle a pu rencontrer et échanger avec Stewart Brand et d'autres figures de la scène de San Francisco. Elle est actuellement chercheuse associée au Center for Research on the English-speaking World (CREW) et à l'équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication (ELICO).

Julie Momméja prépare un livre sur l'énergie culturelle de San Francisco, à paraître chez C&F éditions. ■

Nous voulons faire avancer la science en repoussant les limites. Nous ne jouons pas à Dieu, nous essayons de restaurer les équilibres et de corriger les désordres que nous avons créés.

Stewart Brand, conférence « Genetic Rescue for Extinct and Endangered Wildlife », San Francisco, septembre 2014.

Ma première rencontre avec Stewart Brand remonte à septembre 2014 lors d'une conférence au cours de laquelle lui et son épouse, Ryan Phelan, présentent les travaux génétiques entrepris par leur organisation, Revive & Restore, au Commonwealth Club de San Francisco. Alors qu'ils expliquent à tour de rôle les avancées génétiques menées en vue de la dé-extinction du mammouth laineux, du pigeon migrateur ou encore du tétras des prairies, toutes des espèces animales disparues à cause de l'Homme, on semble bien loin des aventures USCO, Pranksters ou du *Whole Earth Catalog*.

Lui faisant part de mon sujet de thèse encore balbutiant autour de sa personne et du lien entre la contre-culture et la cyberculture locales, Brand me répond, amusé : « *Good luck with that!* », et alors que j'espère obtenir un entretien, il m'explique avoir très peu de temps disponible du fait de ses occupations actuelles. Le septuagénaire considère alors en effet que tout a déjà été raconté sur son parcours, entre mouvement contre-culturel et communautés en réseau, et refuse à cette époque les interviews portant sur son passé et la période *Whole Earth*.

En effet, dès les années 1980, de nombreux auteurs et journalistes spécialisés ont déjà décrit les racines du mouvement technologique, s'intéressant à la révolution informatique à travers ses pionniers, ses hackers et ses origines contre-culturelles. En 2006, Fred Turner propose cependant une approche originale en choisissant de focaliser son propos autour de la personne de Stewart Brand et de ses multiples rôles des années 1960 jusqu'aux années 1990.

À l'heure où les pionniers du numérique disparaissent peu à peu et les idéaux premiers de partage et de communauté de la frontière électronique sont sans cesse mis à mal, lire et relire *Aux sources de l'utopie numérique* est essentiel pour mieux comprendre les origines du cyberspace et son implantation dans la contre-culture san-franciscaine. Suivre le parcours singulier de Brand permet en effet de voir se dérouler la frise historique des États-Unis et plus particulièrement celle de la région de la baie de San Francisco, théâtre de révolutions sociales, culturelles et technologiques.

Car Brand a le don de se réinventer sans cesse et sans crainte. «*I worry about worry*» explique-t-il en 2016 à l'occasion du cinquantième anniversaire du Trips Festival. Comme le narre Turner, alors que le *Whole Earth Catalog* est à son apogée, Brand y met fin, tout au moins dans sa forme originale, pour mieux rebondir avec *The CoEvolution Quarterly*. De la même manière, il finit par quitter le WELL, alors que la communauté virtuelle est devenue un carrefour d'échanges central dans la baie de San Francisco.

Fred Turner le démontre, à chaque nouvelle étape de sa vie, depuis USCO jusqu'au Global Business Network, Stewart Brand s'aventure en permanence dans de nouvelles communautés dont il repousse les limites, pareil à un pionnier de l'Ouest américain s'installant sur une frontière d'abord psychédélique, devenue technologique, puis virtuelle et désormais axée sur le long terme et la biogénétique.

Jeune chercheuse alors en master de civilisation américaine, les travaux de Turner ont bien entendu servi de support théorique à ma démonstration du lien entre la contre-culture des années 1960-1970 et la cyberculture qui en émerge. Mais ils ont aussi contribué à me guider vers la baie de San Francisco et Stewart Brand afin de mener un séjour de recherche doctorale en immersion à l'université de Californie à Berkeley et à la Long Now Foundation.

La passion que Turner porte à ses sujets, l'enthousiasme dont il fait preuve au fil des pages de ses ouvrages et dans les communications auxquelles j'ai pu assister à Berkeley et San Francisco, se transmettent à ses lecteurs et à son auditoire. *Aux sources de l'utopie numérique* a ainsi été le point de départ de ma thèse *Du Whole Earth Catalog à la Long Now Foundation dans la Baie de San Francisco : co-évolution sur la «Frontière» créative (1955-2020)*, dont de larges éléments sont aujourd'hui utilisés pour un livre à paraître chez C&F éditions.

Fred Turner nous le rappelle : *« Dans leur aspiration à de nouvelles voies pour une vie socialement et psychologiquement épanouie, une partie des membres du mouvement de la contre-culture s'aventura ainsi au cœur de la technocratie, en quête d'outils et de modèles pour leurs propres travaux »* (p. 54).

Avec comme projet d'étendre la mosaïque de ces acteurs pionniers ainsi que les bornes temporelles de la problématique, mes travaux de recherche visent à comprendre les interrelations entre contre-culture et cyberculture. L'immersion sur le terrain a permis d'analyser des thématiques exclusives plaçant les sujets actants dans un espace géographique compris comme un espace frontière. Depuis la Barbary Coast historique de San Francisco, force est de constater un déplacement de la frontière vers un territoire techno-rural, à l'occasion du mouvement *back-to-the-land*, pour devenir ensuite frontière électronique puis virtuelle. En déplaçant les bornes temporelles vers la Beat Generation en

amont, et plus tard la Long Now Foundation et Revive & Restore, dernières aventures frontalières de Brand, la problématique contre-culture/cyberculture s'élargit pour mieux répondre au suivi d'une révolution s'orientant vers une post-co-évolution sur le temps long.

L'hypothèse qui préside à cette extension consiste notamment à suivre le fil rouge du code et des variétés infinies permises par un système fini (l'alphabétique, le numérique et le génétique) dont les acteurs pionniers ne cessent d'explorer la combinatoire dans une logique de co-évolution. Le questionnement se déplace alors de la techno-utopie, telle qu'abordée par Fred Turner, pour se recentrer sur le long terme avec la Long Now Foundation et ses différents projets orientés vers le futur et le long-termisme placés dans le contexte de la longue durée braudélienne, tous fondés sur des manipulations du code.

Insister sur le contexte social, culturel et politique de la région de la baie de San Francisco dans lequel ont germé les idées de Brand semble essentiel tant les lieux et les individus apparaissent reliés les uns aux autres. Turner l'aborde avec force de détails, décrivant notamment l'épiphanie hallucinée au LSD de Brand sur le toit de son appartement de North Beach, épisode qui va le conduire à questionner la NASA quant à l'absence de photo de la Terre entière. Stewart Brand m'a confirmé en novembre dernier avoir déménagé à North Beach « à cause de *City Lights*¹ » et l'on comprend mieux alors comment les différents pionniers, même s'ils appartiennent à des cercles différents, sont reliés les uns aux autres, par l'intermédiaire de lieux ou d'affinités artistiques et intellectuelles.

Car San Francisco conserve encore d'une certaine manière les traits de ce que Lawrence Ferlinghetti, cofondateur de *City Lights*, décrit lors d'un entretien mené en 2017, comme une « ville provinciale ». Et c'est véritablement ce qui surprend une fois sur place : découvrir à quel point tous les

réseaux locaux, historiquement liés à la contre-culture et à la cyberculture, sont interconnectés les uns aux autres par les membres qui les constituent, agissant sans cesse comme des électrons libres. Et il en va de même pour les pionniers dont j'ai eu la chance de récolter la parole, qu'ils soient membres de la *beat generation*, du Free Speech Movement de 1964, des Diggers du , des hippies de Haight Ashbury, ou bien des hackers... ils et elles constituent une communauté multiple et poreuse qui a commencé à se développer horizontalement avant même la constitution du réseau *Whole Earth*. Cette expansion fait ainsi écho à la théorie du rhizome, telle que développée par Gilles Deleuze et Félix Guattari pour décrire une structure en constante évolution qui s'affranchit des niveaux déjà établis pour se répandre de manière horizontale face à un pouvoir centralisé (politique, technocratique, *mainstream*). Et il s'agit là d'une spécificité du grand Ouest américain et notamment de la « frontière créative » qu'est San Francisco.

La contre-culture ne peut exister sans la culture *mainstream*, elle est le rhizome qui s'y implante et s'y développe. C'est bien là le paradoxe que Fred Turner met en lumière dans *Aux sources de l'utopie numérique*. Loin de rejeter entièrement ce qui a été pour elle un véritable terreau fertile, et afin de parvenir à ses fins utopiques, la contre-culture intègre puis remodèle une technique froide, issue d'une culture technocratique, pour la transformer en une technologie modulable et *cool*, au sens modulable et DIY que lui donne McLuhan, qui transmet et diffuse du discours et donne l'information à partager.

Le parcours de Stewart Brand s'inscrit dans ces tensions, entre individualisme et collectif, réinventant à l'infini le « *We are as Gods* » qui ornait les premières pages de son catalogue. Et, comme le démontre l'ouvrage de Fred Turner, c'est bien dans cette capacité de renouveau que réside sa toute-puissance, au-delà des critiques qu'il peut susciter. Depuis ses

dômes géodésiques inspirés par Fuller jusqu'à l'horloge du Long Now, construite pour fonctionner pendant 10 000 ans, et aux projets de dé-extinction d'espèces animales disparues, Brand poursuit sa trajectoire singulière, hors-cadre, repoussant désormais les frontières du temps et du vivant dans la même logique DIY qui l'a toujours guidé, celle du «*Stay Hungry. Stay Foolish.*» qui concluait *The Whole Earth Epilog* en 1974. ■

Notes

1. City Lights est une librairie célèbre de San Francisco, où se réunissaient les auteurs de la *beat generation*. Elle est restée un temple dédié au livre, et notamment à la poésie.

Fred Turner, démêleur de fils

François Vescia



François Vescia a été l'un des artisans de l'introduction de l'énergie solaire en France, ce qui l'a conduit à effectuer plusieurs voyages d'étude en Californie à la fin des années 1970. Il a créé une entreprise de services micro-informatiques. Il a ensuite travaillé à la Cité des sciences et de l'industrie aux côtés de Joël de Rosnay, puis à la direction du service du musée pour la coopération internationale et l'échange d'expositions scientifiques. ■

En décrivant les communautés alternatives organisées par des jeunes dans les années 1960 et 1970, Fred Turner nous aide à comprendre leur impact sur l'évolution même de la société et du travail. Il trace les tâtonnements des hippies puis de leurs successeurs à inventer de nouveaux mondes.

Il aurait pu se contenter de décrire ces tribus chevelues à la recherche d'un nouveau rêve américain un peu moins violent que les précédents mais reproduisant le mythe d'un pays à l'écart du monde « cité éclairée sur la colline », entre nouvelle Jérusalem et cité utopique.

Pour sa chance et la nôtre, Fred Turner a exploré les aspects les plus créatifs de cette contre-culture émergente en décrivant sa capacité à se saisir de nouvelles technologies et à proposer de nouveaux usages de celles-ci. Cette transformation progressive et collective des usages trouve dans l'imprimerie, la vidéo mais aussi la drogue et les réseaux informatiques naissants, des terrains d'expérimentation. L'ensemble s'est constitué en un véritable écosystème foisonnant, doté de publications et de magazines permettant de diffuser cette contre-culture aussi bien au sein

de communautés de vie et parfois de production que dans la société *mainstream* elle-même. Ainsi sont nées les transformations des modes de vie pour les nouvelles générations d'étudiants et de professeurs.

Le livre de Fred Turner, professeur en sciences de la communication et histoire des médias à l'université Stanford, traduit et publié par C&F éditions avec la lumineuse préface de Dominique Cardon explore de façon minutieuse les différentes facettes de ces transformations qui ont contribué au monde que nous connaissons aujourd'hui.

La fresque d'un changement profond des États-Unis

Au début des années soixante, la machine économique américaine, désormais à la tête du monde occidental, semblait pourtant tourner à plein régime, avec ses entreprises en voie de mondialisation, ses hiérarchies pyramidales peu discutées, et sa division du travail indiscutée. L'Europe s'était autodétruite par deux fois et l'aura des forces militaires étatsuniennes persistait après la défaite des régimes fascistes en 1945. Le pays mythifié du «*défi américain*» se présentait comme la terre d'avenir, fascinante par les multiples progrès qui s'y inventaient. Un pays qui, comme le chantait Bob Dylan, avait bien sûr «*God on our side*». En face la cause était entendue. L'Union soviétique n'offrait pas à ses populations et alliés le même progrès matériel, le même niveau de vie ni surtout une capacité démocratique à peser sur ses dirigeants successifs par des élections libres, ni une société civile animée avec ses et des contre-pouvoirs.

Or dans cette société américaine qui semble carburer à l'économie et au patriotisme satisfaits, les progrès techniques révèlent petit à petit leur coût écologique (le

« printemps silencieux » dénoncé par Rachel Carson dès 1962), social (exclusion des « minorités »), sanitaire (montée de l'obésité du fait des boissons sucrées et plats industriels). Sur les failles des certitudes triomphantes de *l'Empire américain* s'invente un nouveau sujet de l'Histoire : la jeunesse. Une grande partie de cette jeunesse se croise et se soude dans les universités, dans les concerts d'une musique de plus en plus irrévérencieuse, et autour de produits de modification de la conscience qui n'allaient pas tarder à devenir illícites. Et si cette nouvelle classe moyenne éduquée reste très « blanche », elle ne se satisfait plus du modèle dominant et appuie le mouvement des droits civiques. Les responsabilités des entreprises sont dénoncées lorsqu'elles profitent de la guerre, de l'apartheid ou du racisme. La conscription pour un lointain Vietnam, qui concerne de nombreuses familles, rend des jeunes disponibles pour la révolte, mine l'autorité paternelle et radicalise les choix de fuite à l'étranger ou dans les régions de l'Ouest.

The Times They Are A-Changin'

La force de la contre-culture, très bien décrite par Fred Turner, est de fournir un laboratoire pour l'évolution sociale des États-Unis et conjointement de ses entreprises qui étaient marquées par la rigidité puritaine des dirigeants et des contremaîtres. Cette véritable révolution culturelle libertaire pacifiste (et partiellement féministe) ouvre des espaces de créativité et de solidarité. Mais si elle se dit ouverte (au moins culturellement) aux minorités, elle l'est en réalité très peu socialement. Ainsi certaines communautés s'installent sur les terres des paysans mexicains sans leur demander leur avis. Il y a fort peu d'Africains-

américains dans les communautés, et trop souvent les femmes sont réduites à un rôle dit «traditionnel». Cette révolution participe à ce *Greening of America*, titre du livre de Charles Reich, sorte de rajeunissement printanier ébranlant le conformisme consommateur satisfait de lui-même qui annoncerait une transition vers une nouvelle étape du développement socio-économique qui «*préfère, aux relations d'autorité et d'asservissement qu'elle rejette, des communautés sans bureaucrates et des collaborations harmonieuses*». Entre 1965 et 1972, 750 000 jeunes vont rejoindre ces communautés.

La contre-culture vient donc s'inscrire comme une rupture et la promesse d'une vie alternative. À la différence des mouvements de révolte européens elle s'inscrit dans un «ici et maintenant» plus pragmatique mais moins politisé, à l'image du cri de Jim Morrison des Doors : «*We want the world and we want it now*». Elle propose une utopie immédiate, des «micro-révolutions minuscules» et non pas la prise du pouvoir d'un quelconque Palais d'hiver. Sa force est de générer de multiples îlots d'expérimentation. Elle est donc faite de plusieurs branches que Turner parvient à distinguer finement. La faiblesse de cette génération sera d'assister impuissante à la contre-révolution reaganienne qui lui reprendra certaines aspirations libertariennes tout en réduisant la recherche critique et le doute qui les accompagnaient.

Une couveuse bouillonnante

La Californie est en pointe, et l'université publique de Berkeley y est particulièrement active avec le Free Speech Movement, le People's Park et toutes sortes d'expérimentations dans les domaines biologiques, éditoriaux et informatiques.

C'est là que sera établi le prototype d'une maison de permaculture urbaine, la Integral Urban House, située au 1516 de la 5^e rue de 1974 à 1984. Conçue par l'architecte Sim Van der Ryn, elle dispose de serres, de récupération des eaux usées, d'un four solaire, de compostage, et permet l'apiculture et l'aquaculture. Au nord de San Francisco, le Farallones Institute Rural Center présente des dispositifs exploitant les énergies renouvelables (maison bioclimatique, panneaux solaires thermiques ou photovoltaïques, éoliennes, fours solaires, biométhaniseurs). Le *Whole Earth Catalog* (1970) fournit exemples, plans et modes d'emploi. Le trimestriel *CoEvolution Quarterly* (1974) qui deviendra la *Whole Earth Review* apporte des repères théoriques pour les transformations en cours (Ivan Illich, Lynn Margulis, James Lovelock, Paul R. Erhlich). Le concept de Gaïa pour appréhender la fragile couche de vie à la surface terrestre développé par Margulis et Lovelock fera ultérieurement le bonheur de Bruno Latour.

Les nouveaux communalistes s'investissent dans le quotidien mais parfois aussi dans l'action politique. Ainsi The Mid-Peninsula Conversion Project propose un plan très audacieux de reconversion des installations et des organisations militaires au sud de San Francisco (le Santa Clara County, cœur de ce qui s'appellera vite la Silicon Valley). Le projet analyse les compétences des personnels, les besoins de formation, d'équipements et le potentiel de création de milliers de *solar jobs* ou de villes nouvelles.

Marshall McLuhan (1911-1980), penseur canadien des nouveaux médias, et Buckminster Fuller (1895-1983), architecte, designer intégral, inventeur et écrivain américain, participent à cette nouvelle conscience écologique qui voit naître le premier « Jour de la Terre » le 22 avril 1970 et aboutira à la création de l'agence de protection de l'environnement des États-Unis (epa). Quelques années plus tard le président Carter nommera des activistes à la tête d'agences

gouvernementales et installera des capteurs solaires sur le toit de la Maison Blanche.

Des grandes entreprises ont repris à leur compte l'énergie de la nouvelle génération, le fonctionnement réticulaire plutôt que pyramidal, le « mode projet », tous ces comportements associés précédemment à la contestation.

Cette mutation progressive est décrite minutieusement par Fred Turner autour du rôle décisif et souvent catalyseur de Stewart Brand, animateur du *Whole Earth Catalog*, puis du forum en réseau The WELL (*Whole Earth 'Lectronic Link*), toujours sur la crête entre transformation militante du monde et régénération du business. C'est ainsi que se préfigure l'Internet. Au fur et à mesure de la maturation des réseaux électroniques et de la démocratisation de l'ordinateur, Stewart Brand va rapprocher l'héritage communaliste et le monde naissant de la micro-informatique et du Web.

Fred Turner décrit ce mouvement créateur en y identifiant des branches distinctes les unes des autres. Il montre avec subtilité que ce n'est pas une trahison qui amène la contre-culture à aider le capitalisme à se refonder mais l'approfondissement de germes déjà existant (l'aspiration égalitaire mais aussi la priorité donnée à l'individu, à ses sensations, la circulation horizontale...).

Les germes des futures plateformes

Avec les années, la dualité (contestation du système social ou création d'un nouvel ordre dominant) sera tranchée le plus souvent en faveur du second. Si le discours de la contre-culture a été repris volontiers par Steve Jobs, sa pratique dans la gestion de l'entreprise restera quant à elle profondément autoritaire et archaïque (interdiction des syndicats,

prélèvements abusifs sur les partenaires, obsolescence programmée, sous-traitance peu regardante des conditions sociales en particulier en Chine, marchandage de ses obligations de contribuable en Irlande...).

Le nouveau modèle d'entreprise symbolisé par les GAFAM n'a de cool que l'apparence, mise en image par une communication particulièrement soignée. Du jour au lendemain des centaines d'employés qui louaient le baby-foot, le yoga et divers « avantages » de leur entreprise paradisiaque, se retrouvent escortés à la porte par des vigiles après un e-mail de licenciement.

Turner souligne que dès l'origine plusieurs branches de la contre-culture s'inscrivent dans l'histoire et les pratiques antérieures des États-Unis. Il montre des continuités qui la différencient de l'histoire européenne : la mythologie des entrepreneurs messianiques bienfaiteurs de l'humanité, la faiblesse des droits sociaux au sein des entreprises, le moralisme sous-jacent associé à la réussite sociale ou l'échec, le déni du rôle de l'État pourtant bien présent dans la construction de l'Internet et l'enrichissement des startups.

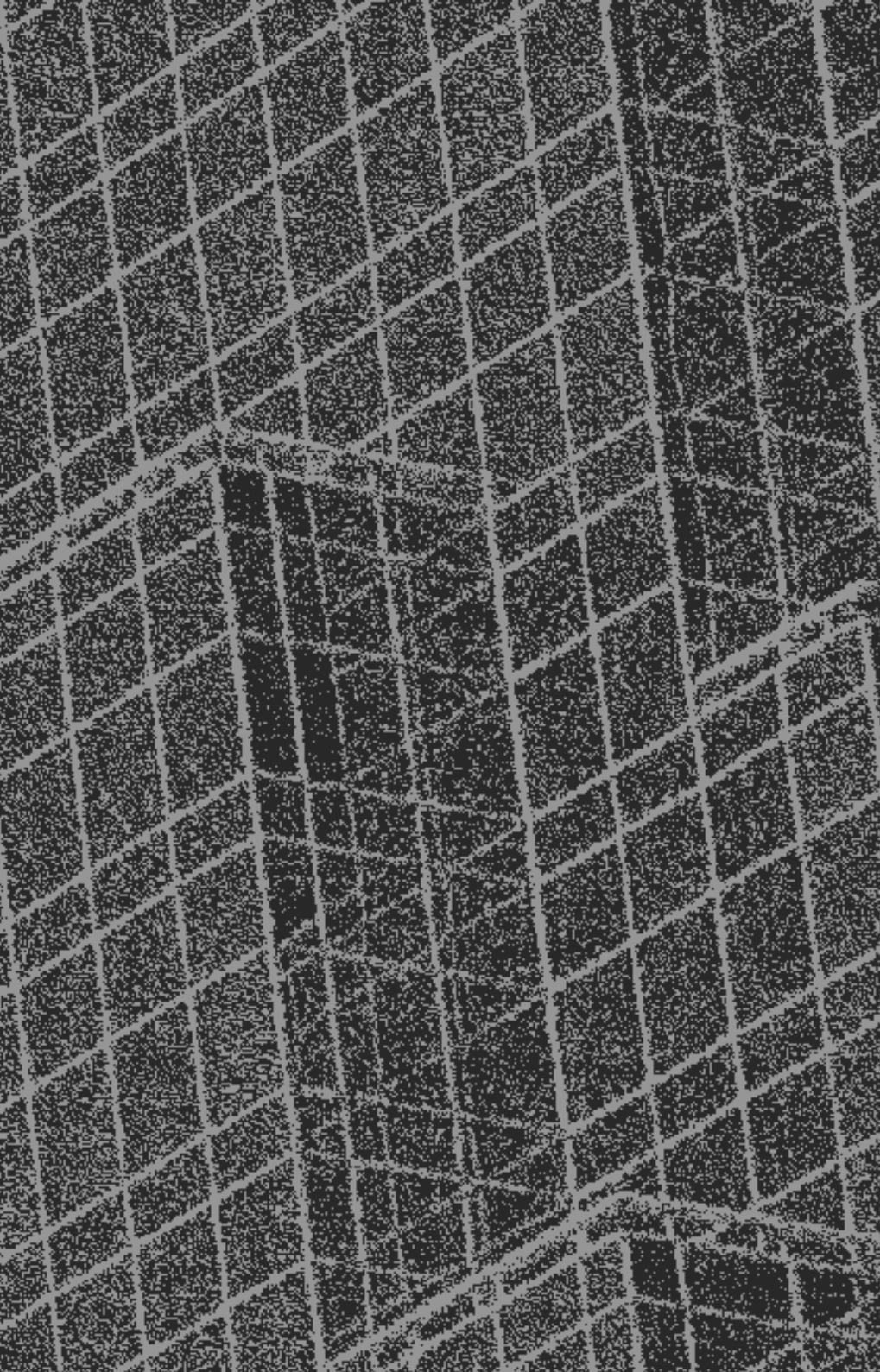
Un livre éclairant

Aux sources de l'utopie numérique est un livre enthousiasmant. Il m'a permis de mettre bout à bout les pièces disjointes de plusieurs puzzles : l'histoire de ma génération côté USA, celle de l'informatique, celle de l'écologie; et de mieux en comprendre les limites. Les États-Unis continuent de préfigurer l'évolution économique de la plupart des pays du globe terrestre : sécession des plus riches, démantèlement des protections du salariat, diminution des capacités de résistance collective, modèle économique prédateur et court-termiste, polarisation des médias de moins en moins

pluralistes. Étudier ce modèle, identifier la part du néolibéralisme et celle de la culture anglo-saxonne américaine peut aider l'Europe à peser dans un sens différent.

Le livre de Fred Turner avec sa description riche des espoirs de transformation d'hier montre que l'histoire n'est jamais écrite d'avance.

Ses travaux suivants sur le verrouillage de l'expression des salariés de Facebook dans *L'Usage de l'art* montrent qu'il reste plus que jamais un observateur alerte de l'évolution de son pays. ■



Littérature



Qu'est-ce qu'un classique ?

Xavier de La Porte



Xavier de La Porte est journaliste. Il s'est intéressé très tôt aux questions numériques en animant l'émission *Place de la toile* sur France Culture. Il est actuellement rédacteur en chef de la rubrique Idées de L'Obs et produit le podcast *Le code a changé* sur France Inter. Ses chroniques matinales de l'année 2013-2014 ont été publiées par C&F éditions sous le titre *La tête dans la toile*. ■

Dans le monde des lettres et de la pensée, il existe une question belle et disputée : qu'est-ce qu'un « classique » ? Pas au sens de la controverse entre « classiques et modernes » (quoiqu'il y ait un rapport), mais au sens d'un ouvrage – ou d'une œuvre – qui bénéficie d'un statut à part. La question est disputée parce que, même si l'on sait presque intuitivement ce qu'est un classique, on peinerait bien à se mettre d'accord sur les critères prévalant à cette qualification.

Néanmoins, on peut tenter l'exercice en prenant comme cas d'espèce *Aux sources de l'utopie numérique* de Fred Turner.

Le premier critère serait que c'est un ouvrage qui « dure ». Autrement dit, que l'on peut lire et relire. D'abord parce que son contenu résiste au temps. L'extraordinaire travail d'historien réalisé par Fred Turner, non seulement nous est toujours utile aujourd'hui pour comprendre ce qu'est la Silicon Valley, mais, à ma connaissance, n'a pas été invalidé par des travaux plus récents. Ensuite, le contenu de ce livre semble, presque comme par magie, s'actualiser. C'est-à-dire que, pour comprendre un problème nouveau, il m'arrive d'y replonger et d'y trouver des clés que l'auteur n'avait sans

doute pas disposées à cette intention. Un peu comme, toutes proportions gardées, quand on se plonge aujourd'hui dans les « *Essais* » et qu'on y trouve des échos à des questions que Montaigne lui-même ne pouvait pas s'être posé. Cela m'est arrivé récemment pour comprendre le rapport de la Silicon Valley à l'écologie : je pensais trouver des éléments dans les passages de Fred sur le *Whole Earth Catalog* de Stewart Brand. Ce fut le cas, mais je suis aussi tombé sur des paragraphes passionnants – et que j'avais complètement oubliés – sur la carrière universitaire de Brand (où il est question d'environnement) et sa perception du monde en écosystèmes interdépendants (qui commençait alors à se répandre dans les universités). Bref, des années après la première lecture, j'y trouve à la fois ce que je cherchais, et plus que je ne cherchais. Ça pourrait assez bien définir un classique.

On pourrait dire qu'un classique est aussi un ouvrage qu'on lit parce qu'il est précédé d'une réputation, et qu'on est un peu victime de cette réputation, parfois intimidante. Ce n'est pas faux. Quand C&F a eu l'excellente idée de traduire *Aux sources de l'utopie numérique*, le livre était connu, déjà validé, et c'est aussi avec ces préventions très positives que je l'ai lu. Mais il y a autre chose, qui s'impose presque dès la première page. Un ton, une largeur de vue, l'ampleur des considérations alliée à la précision des références. Le classique a des qualités endogènes. Il est aussi question de style, au sens où le style n'est pas seulement une esthétique, mais une manière de se poser dans le monde. C'est très sensible dès les premières pages de *Aux sources de l'utopie numérique* : tout de suite, on sent qu'on lit quelque chose d'important.

Une autre question serait : y a-t-il quelque chose de commun aux auteurs et autrices de classiques ? Difficile à dire, évidemment. Mais si on s'en tient à Fred Turner, ce qu'on peut remarquer est un mélange de souci du temps long et de passion du contemporain, d'assurance dans l'importance de

ce qu'il fait et de curiosité pour ce que font les autres, de permanence de ses centres d'intérêt et de renouvellement de ses interrogations. Ces caractéristiques ne suffisent sans doute pas à expliquer le chef-d'œuvre qu'est son livre, mais elles font en sus, ce qui est ne gâche rien, de son auteur un type qu'on est content d'avoir croisé. ■

Comme un roman

Lire et relire l'histoire des technologies

Anne Cordier



Anne Cordier est professeure en sciences de l'information et de la communication à l'université de Lorraine. Elle est spécialiste des pratiques numériques des jeunes. Ses recherches contribuent à comprendre les enjeux des leurs pratiques numériques autour de quatre thèmes principaux : les pratiques informationnelles; l'éducation aux médias et à l'information; la culture numérique; les pratiques pédagogiques en lien avec l'information-documentation et le numérique. Anne Cordier a publié deux ouvrages chez C&F éditions : *Grandir connectés* (2015) et *Grandir informés* (2023). ■

Je vous dois un aveu : je n'aime pas lire les textes dits de recherche. Je les trouve le plus souvent pompeux, désincarnés, et manquant cruellement de pédagogie. Ils m'ennuient, m'agacent, me fatiguent, m'exaspèrent, me navrent... Toutes sortes d'émotions, certes, mais qui ne sont guère satisfaisantes. Toutefois, il ne faudrait pas faire de généralités abusives, et je me dois d'être tout à fait honnête : certains tirent vaillamment voire remarquablement leur épingle du jeu. En réalité, de mon expérience de lectrice de ce genre de textes, je distingue quatre types d'écrits.

Il est d'abord des livres dont la lecture indiffère, tout au plus se voit-elle consacrée d'une ligne de référence supplémentaire dans la bibliographie générale. Sur ceux-ci, point n'est besoin de s'appesantir, on le comprendra aisément.

Il est des livres qui retiennent l'attention curieuse et dont la lecture provoque moult cogitations, favorisant des mises en relation, des échos avec d'autres lectures, et que l'on porte en soi au gré de nouvelles réflexions, qu'elles soient personnelles ou collectives. Ces écrits sont – rassurons le lecteur et la lectrice de ces lignes qui sont peut-être un peu bousculés par une entrée en matière quelque peu acerbe! – nombreux,

et précieux pour la chercheuse qui s'y réfère souvent pour développer un argumentaire, soutenir un point de vue, ou réaffirmer son positionnement.

Il est ensuite des livres qui frappent, et après la lecture desquels plus rien ne sera jamais comme avant. Publié en 2001, *L'imaginaire d'Internet* écrit par Patrice Flichy¹ est de ceux-là à mes yeux. Je me souviens encore très bien de ce que cette lecture a suscité chez l'étudiante en sciences de l'information et de la communication, aspirante professeure documentaliste que j'étais. Une curiosité insatiable pour le concept d'imaginaire(s), devenu central dans mes travaux, véritable fil conducteur de mes recherches depuis lors².

Enfin, il est des livres qui distillent avec le temps, dont ce qui reste de la lecture est plus puissant qu'il n'y paraît sur le moment, marquant en profondeur. Des livres qui laissent derrière eux, une fois les pages fermées et l'ouvrage sagement rangé sur une étagère, une ritournelle entêtante, faite de vigilance exacerbée, de nourriture intellectuelle dont les saveurs s'affinent au fil du temps, et de formes de conscientisation qui infusent dix ans après leur lecture. C'est le cas de *Aux sources de l'utopie numérique : De la contre-culture à la cyberculture. Stewart Brand, un homme d'influence* écrit par Fred Turner, et traduit en français fin 2012. Je me souviens très bien du moment où j'ai ouvert ce livre, ce gros livre – disons-le – que Hervé Le Crosnier m'avait chaudement recommandé bien sûr. J'avais attendu pour m'y consacrer de pouvoir véritablement en profiter. C'est important de souligner cela, car dans le domaine de la recherche, trop souvent on lit vite, on lit entre deux articles, entre deux trains, entre la préparation d'un cours et le remplissage d'un fichier Excel administratif, bref on ne lit pas toujours dans les conditions que beaucoup, convaincu·es que notre temps est un temps long, voire étendu, nous prêtent. Ce livre-là, parce que la quatrième de couverture m'y invitait, j'avais décidé de le lire comme un roman.

Comme personnellement je lis des romans. Avec délectation, avec débranchement total des outils appelant à la dispersion, avec une boisson chaude... Vous allez me dire : mais pourquoi nous raconte-t-elle cela? Eh bien, parce que c'est important voyez-vous! On a tendance à parler des écrits comme s'ils étaient désincarnés, comme s'ils n'étaient que des signes couchés sur un support, comme s'ils n'étaient que matière grise à assimiler. Mais non! Les écrits, ce sont d'abord et avant tout des objets dont on se saisit, et que l'on intègre à nos activités, à notre façon d'habiter le monde au moment où on les découvre. Préciser le contexte dans lequel j'ai appréhendé cet ouvrage de Fred Turner, c'est partager une expérience de lecture qui est une expérience de vie. Et puis, c'est vous dire combien ce souhait de considérer cette lecture comme une lecture de roman a été exaucé par l'écrit proposé par Fred Turner.

Car oui, j'ai plongé dans *Aux sources de l'utopie numérique* comme on plonge dans un roman. Quel récit d'aventure! L'aventure de Stewart Brand, qui n'a pas en soi fait acte d'invention, mais qui, comme le souligne Dominique Cardon dans l'excellente préface de l'ouvrage, a facilité « la circulation entre les mondes sociaux qui ont permis à Internet de s'inventer » (p. 12). L'aventure de personnes et de revues qui ont été à l'initiative d'une série de rencontres entre les milieux bohèmes de San Francisco et l'univers technique de la Silicon Valley. Une aventure qui rejoint celle, racontée également par Patrice Flichy dans *L'imaginaire d'Internet*, de la revue *Wired*, le magazine « qui plus que tout autre vantera la dimension révolutionnaire du monde numérique émergent » (Turner, p. 38). L'aventure d'une utopie, celle d'un territoire indépendant des États, symbolisée par la *Déclaration d'indépendance du cyberspace* de John Perry Barlow³, celle d'un espoir en un monde plus égalitaire que sous-tend historiquement le projet politique des réseaux. Aux yeux de Stewart Brand et d'autres, Internet offre la possibilité d'effacer le statut des personnes,

la position dans la société et les inégalités sociales. Les personnes sont alors ce qu'elles sont et font sur les réseaux, indépendamment de leur existence dans le monde réel. Un projet utopique que Nicholas Negroponte, co-fondateur du MIT Media Lab, résume dans cette formule devenue célèbre : «*Internet va aplanir les organisations, mondialiser la société, décentraliser l'autorité et favoriser l'harmonie entre les êtres humains*»⁴.

Les réseaux consacrent l'avènement d'une nouvelle forme d'engagement politique qui consiste à prendre en charge les préoccupations sociétales en dehors des cadres structurels traditionnels. Ainsi en est-il de ceux que Fred Turner nomme «les nouveaux communalistes», jeunes adultes qui dans les années 1970 tournent le dos à l'action politique et adoptent la technologie et la transformation de la conscience comme tremplins naturels du changement social. Stewart Brand est d'ailleurs convaincu que le changement passe par l'action politique via les réseaux, comme il l'écrit dans un numéro spécial consacré au cyberspace du magazine *Time* en 1995 : «*Le véritable héritage de la génération des années soixante est la révolution informatique*» (Turner, p.175). Cela passe par la fédération d'énergies, notamment pour que le débat sur les innovations technologiques ne soit pas porté par les seuls concepteurs techniques, ce à quoi s'attelle Stewart Brand lui-même, à travers dans un premier temps l'ouvrage *Whole Earth Catalog*, rassemblant en 1968 auteurs fascinés par la technologie et auteurs issus des milieux bohèmes de San Francisco, et dans un second temps, par la création en 1985 du système de conférence électronique The WELL (Whole Earth 'Lectronic Link), un dispositif qui deviendra un des plus influents de la décennie. Cette filiation historique autour d'une conception collective du réseau est très importante en ce qu'elle fonde l'utopie des biens communs, qui s'incarne par exemple de nos jours dans le modèle du THAT Camp, centré sur *The*

Humanities and Technology (THAT) et conçu à l'image des *barcamps* des spécialistes d'informatique et de sciences de la communication. Le partage est en effet le moyen et l'objectif majeur de ces acteurs des réseaux, parmi lesquels les figures des hackers se démarquent tout particulièrement. Fred Turner fait l'apologie dans son ouvrage de ces figures de proue de la révolution politique numérique en des termes très forts, que je ne résiste pas à vous partager : «*Il me semble que, depuis les Pères fondateurs qui ont rédigé la Constitution, les États-Unis n'ont pas connu de groupe aussi intéressant intellectuellement et utile que les hackers. [...] En remettant l'individu au cœur de l'âge de l'information, grâce à l'ordinateur personnel, les hackers ont sans doute sauvé l'économie américaine. Aujourd'hui, les hautes technologies ne sont plus subies par les consommateurs, ils s'y investissent en masse. La plus discrète des sous-cultures des années soixante finit par apparaître comme la plus innovante, la plus puissante – et la plus méfiante à l'égard du pouvoir*» (Turner, p. 223).

Un récit d'aventure, donc, que cette biographie de Stewart Brand qui est aussi la formidable fresque d'une époque de plusieurs dizaines d'années durant lesquelles la question technique a été d'une vivacité extrême, bouillonnante culturellement et politiquement. Mais pas que. Car, souvenez-vous : je voulais lire cet écrit comme un roman, ce qui incontestablement fut le cas – et sera le vôtre, j'en suis certaine, si vous n'avez pas encore éprouvé le plaisir de cette expérience de lecture – mais je vous parle de cet ouvrage non comme d'un texte lu *uniquement* avec et pour le plaisir mais comme d'un texte qui s'ajoute à une somme de recherches. Voilà bien le tour de force, réalisé tout en douceur, de Fred Turner : nous embarquer dans une histoire, avec ses péripéties, ses personnages hauts en couleurs, ses décors emblématiques, qui est aussi une documentation scientifique rigoureuse sur l'histoire de l'Internet, les utopies et contre-utopies de la technique. À tel point que

plusieurs années après sa lecture, travaillant sur les utopies contemporaines en information-documentation, *Aux sources de l'utopie numérique* s'est imposé dans le corpus scientifique composé de trois textes de référence sur le sujet de l'utopie des biens communs⁵.

En effet, outre cette histoire foisonnante des réseaux à travers la figure de Stewart Brand, ce que l'ouvrage de Fred Turner révèle plus encore, et qui a bouleversé mes propres préconceptions, et durablement modifié ma réflexion sur le sujet, c'est combien cette utopie porte en elle les germes d'une contre-utopie. En premier lieu, l'utopie d'un territoire indépendant est vite trouvée contredite par les faits, comme le raconte Fred Turner à travers l'aventure de Stewart Brand et de ses propres évolutions et bifurcations. En deuxième lieu, l'exercice des biens communs, loin de permettre une égalité entre les individus, peut en réalité conduire à une recomposition des modalités d'exercice de la domination. Fred Turner attire ainsi notre attention sur le fait que les participants du WELL sont californiens, cultivés, blancs et très majoritairement masculins, partageant les mêmes valeurs culturelles et la même histoire. En troisième lieu, l'on est en droit de questionner cette idée que le monde numérique serait un monde égalitaire, car le pouvoir semble finalement plutôt être conféré à ceux qui s'expriment sur et par les réseaux. Une injonction permanente à la participation créative se fait jour, qui est selon Fred Turner le legs de la *critique artiste* de 1968 à la culture politique de l'Internet, injonction issue d'une volonté de libération et d'authenticité développée par la contre-culture américaine contre le fordisme industriel, sa standardisation et les subordinations aux maîtres. Le travail de Fred Turner montre combien cette insistance sur l'authenticité créative a sacrifié l'égalité sur l'autel de la quête individuelle de la singularisation.

Pour toutes ces raisons, indubitablement, il y a un avant et un après la lecture de *Aux sources de l'utopie numérique*.

Avant lecture on a cette image fantasmée de l'Internet des origines totalement libre et libéré de tout rapport de domination qui a été gâché par des plateformes toutes-puissantes. Après, on conscientise pleinement que l'objet technique est porteur et véhicule les valeurs qu'un collectif lui attribue... pour son propre intérêt. Un après où le pouvoir d'agir nous revient totalement. Le pouvoir, le devoir et la responsabilité.

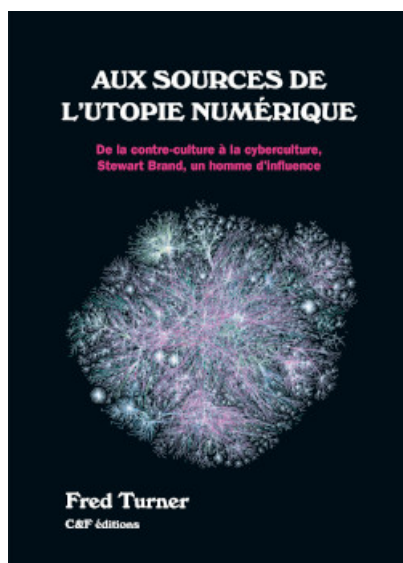
Merci, Monsieur Turner. ■

Notes

1. Patrice Flichy, *L'Imaginaire d'Internet*. La Découverte, 2001, 272 p.
2. Anne Cordier, *Cultures de l'Information. Carnet de recherche Hypothèses*. Disponible sur : <https://cultinfo.hypotheses.org/category/biblio/these>.
3. John Barlow (1996), *Declaration of the Independence of Cyberspace*. Disponible sur : <https://projects.eff.org/~barlow/Declaration-Final.html>.
4. Nicholas Negroponte (1995), *Being Digital*, A. Knopf, 243 p.
5. Anne Cordier & Vincent Liquète, *Utopies contemporaines en information-documentation*. ISTE Editions, 2018, 240 p. Signalons qu'outre l'ouvrage de Fred Turner, le corpus scientifique de référence sur l'utopie des biens communs est composé de l'ouvrage *En communs. Une introduction aux communs de la connaissance* publié en 2015 par Hervé Le Crosnier (C&F éditions), et *Une introduction aux humanités numériques*, ouvrage collectif dirigé par Pierre Mounier en 2012, et disponible en ligne sur Open Edition Press : <https://books.openedition.org/oep/226?lang=fr>. ■



Catalogue

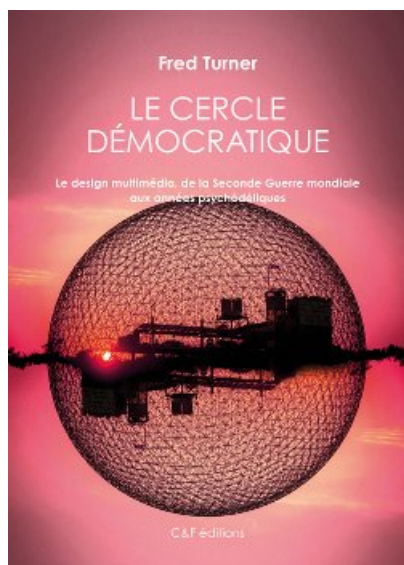


Stewart Brand occupe une place essentielle, celle du passeur qui au-delà de la technique fait naître les rêves, les utopies et les justifications auto-réalisatrices. Depuis la fin des années soixante, il a construit et promu les mythes de l'informatique avec le *Whole Earth Catalog*, le magazine *Wired* ou le système de conférences électroniques du WELL et ses communautés virtuelles.

Aux sources de l'utopie numérique nous emmène avec lui à la découverte du mouvement de la contre-culture et de son rôle déterminant dans l'histoire de l'Internet.

Mai 2021 (2^e ed.), 428 p.

Traduit de l'anglais par Laurent Vannini.



En nous invitant dans *Le Cercle démocratique*, Fred Turner nous entraîne dans un voyage intellectuel qui va de la fin des années trente aux années soixante. Sociologues, psychologues et théoriciens de la communication y retrouvent les artistes du Bauhaus, les grandes expositions, la musique de John Cage, les happenings et l'explosion psychédélique. Ce livre nous offre un nouveau regard critique sur le multimédia, sur les relations complexes entre l'art, les sciences humaines, les utopies démocratiques et la réalité des pouvoirs d'État. Un ouvrage indispensable pour comprendre l'histoire du design contemporain.

Novembre 2016, 384 p.

traduit de l'anglais par Anne Lemoine.



Une région ne peut pas se résumer à ses mythes. En photographiant les habitants de la Silicon Valley, des classes moyennes aux sans domicile fixe, **Mary Beth Meehan** nous montre l'envers du décor. Les récits de vie des habitants, partagés entre le stress, la pauvreté, la pollution et l'absence d'infrastructure collective, dessinent le visage d'une région toxique. Alors que le monde entier ne parle que des succès high-tech, entre campus de marbre des géants de l'Internet et richesse excessive de très jeunes milliardaires, Fred Turner dans son essai introductif appelle à plus de responsabilité envers celles et ceux qui vivent et font vivre cette zone économique. Portraits et récits racontent la Silicon Valley réelle, et incitent à réfléchir aux inégalités et aux tensions que construit le capitalisme des objets et services high-tech quand il néglige la vie des humains qui les fabriquent comme de ceux qui les utilisent.

Novembre 2018, 112 p.

Traduit de l'anglais par Valérie Peugeot.



Dans *L'Usage de l'Art*, Fred Turner nous guide au coeur du festival Burning Man, véritable mythe au sein de la Silicon Valley, puis dans les locaux de Facebook, parmi les plus secrets de la planète. Ses observations nourrissent une analyse sur le nouvel usage de l'art comme outil de management et de création d'une culture d'entreprise.

Cet ouvrage contient un cahier photo de Burning Man par **Scott London** et des images issues des projets artistiques de Facebook.

Décembre 2020, 142 p.

Traduit de l'anglais par Jay Demazière, Sophie Harris, Marine Kennerknecht et Hervé Le Crosnier.

Catalogue de C&F éditions

Créée en 2003 et animée par Nicolas Taffin et Hervé Le Crosnier, C&F éditions propose des ouvrages imprimés ou numériques, réalise pour des partenaires des sites web multi-médias et met en œuvre des projets éditoriaux.

Renseignements, contacts, publications et services :
<https://cfeditions.com>.

Titres publiés par C&F éditions



Grandir informés. Les pratiques informationnelles des enfants, adolescents et jeunes adultes.

Anne Cordier

mai 2023 (Collection *Les enfants du numériques*, 7).



Apprendre avec les énigmes. La résolution collective d'énigmes comme levier pédagogique.

Coordonné par Éric Bruillard

février 2023, 232 p. (Collection *Éducatifs*, 3).



Typothérapie. Fragments d'une amitié typographique.

Nicolas Taffin

janvier 2023, 272 p. (Collection *Questions de design*, 1).



La Machine YouTube. Contradictions d'une plateforme d'expression.

Yvette Assilaméhou-Kunz & Franck Rebillard

décembre 2022, 240 p. (Collection *Recherche*, 1).



Savoir chercher. Pour une éducation à l'évaluation de l'information.

Mônica Macedo-Rouet

août 2022, 244 p. (Collection Éductions, 2).



Les Livres.

Stéphane Crozat

juillet 2022, 296 p. (Collection Fiction, 2).



Les entretiens de binaire. Le numérique et la passion des sciences.

Ouvrage collectif

juin 2022, 128 p. (Collection Interventions, 8).



La pensée selon la tech. Le paysage intellectuel de la Silicon Valley.

Adrian Daub

Traduit de l'anglais par Anne Lemoine

mars 2022, 184 p. (Collection Société numérique, 8).



Le grand krach de l'attention. La publicité, une bombe au cœur de l'Internet.

Tim Hwang

Traduit de l'anglais par Anne Lemoine

février 2022, 176 p. (Collection Société numérique, 6).



Un robot contre Alzheimer. Approche sociologique de l'usage du robot PARO dans un service de gériatrie.

Cécile Dolbeau-Bandin

novembre 2021, 160 p. (Collection Interventions, 7).

Également disponible au format epub.



L'École sans école. Ce que le confinement nous dit de l'éducation.

Ouvrage collectif

octobre 2021, 208 p. (Collection Éducatifs, 1).

Également disponible au format epub.



Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots.

Collectif Pop-Part, coordonné par Marie-Hélène Bacqué & Jeanne Demoulin

octobre 2021, 240 p.



Les Fans. Publics actifs et engagés.

Mélanie Bourdaa

septembre 2021, 312 p. (Collection Les enfants du numérique, 6).



Soigner. Manifeste pour une reconquête de l'hôpital public et du soin.

Les furtifs

juillet 2021, 126 p. (Collection Interventions, 7).

Également disponible au format epub.



Deep earnings. Le néolibéralisme au cœur des réseaux de neurones.

Pablo Jensen

avril 2021, 98 p. (Collection Interventions, 6).

Également disponible au format epub.



Le désir de détruire. Comprendre la destructivité pour résister au terrorisme.

Daniel Oppenheim

mars 2021, 158 p. (Collection Interventions, 5).

Également disponible au format epub.



Red Mirror. L'avenir s'écrit en Chine.

Simone Pieranni

Avec un cahier photo de Gilles Sabrié

Traduit de l'italien par Fausto Guidice

février 2021, 184 p. (Collection Société numérique, 7).

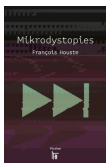


Le monde selon Zuckerberg. Portraits et préjugés.

Olivier Ertzscheid

septembre 2020, 112 p. (Collection Interventions, 4).

Également disponible au format epub.



Mikrodystopies.

François Houste

septembre 2020, 136 p.

(Collection Fiction, 1).



Un démocrate. Edward Bernays, petit prince de la propagande.

Julie Timmerman

Dossier par Mathis Buis, Karine Chambefort-Kay,

Florence Jamet-Pinkiewicz, Stéphane Resche &

Nicolas Taffin.

août 2020, 240 p.



Affaires privées : Aux sources du capitalisme de surveillance.

Christophe Masutti

Préface de Francesca Musiani

mars 2020, 475 p. (Collection Société numérique, 5).



Discours de Stockholm. En réception du Nobel d'économie 2009.

Elinor Ostrom

Traduit de l'anglais par Jay Demazière et Hervé Le Crosnier

Préface de Benjamin Coriat

janvier 2020, 120 p. (Collection interventions, 3).



La cité en communs. Des biens communs au municipalisme.

César Rendueles & Joan Subirats

Traduit de l'espagnol par Alain Ambrosi

novembre 2019, 140 p. (Collection interventions, 2).



Twitter & les gaz lacrymogènes. Forces et fragilités de la contestation connectée.

Zeynep Tufekci

Traduit de l'anglais par Anne Lemoine

octobre 2019, 430 p. (Collection Société numérique, 4).



(cyber)harcèlement. Sortir de la violence, à l'école et sur les écrans.

Bérengère Stassin

juillet 2019, 176 p. (Collection Les enfants du numérique, 5).



À l'école du partage. Les communs dans l'enseignement.

Marion Carbillet & Hélène Mulot

avril 2019, 310 p. (Collection Les enfants du numérique, 4).

Obfuscation. La vie privée, mode d'emploi.

Finn Brunton & Helen Nissenbaum

Traduit de l'anglais par Elena Marconi

mars 2019, 188 p. (Collection Société numérique, 3).



Addiction sur ordonnance. La crise des antidouleurs.

Patrick Radden Keefe

avec des collaborations de Cécile Brajeul, Frédéric
Autran & Hervé Le Crosnier

Traduit de l'anglais par Claire Richard

février 2019, 102 p. (Collection interventions, 1).



Cyberstructure. L'Internet, un espace politique.

Stéphane Bortzmeyer

préface de Zythom

décembre 2018, 270 p. (Collection Société numé-
rique, 2).

Également disponible au format epub.



**Révolution Paine. Thomas Paine penseur et défenseur
des droits humains.**

Sous la direction de Nicolas Taffin

œuvres de Thomas Paine

préface de Peter Linebaugh

octobre 2018, 384 p.



Le souffle de la révolte. 1917-1936, quand le jazz est là.

Nicolas Benès

juillet 2018, 256 p. (Collection Musique en livre, 3).



Neurocapitalisme. Pouvoirs numériques et multitudes.

Giorgio Griziotti

traduit de l'italien par Fausto Guidice

juin 2018, 328 p. (Collection Société numérique, 1).

Également disponible au format epub.



Le livre-échange. Vies du livre & pratiques des lecteurs.

Mariannig Le Béchec, Dominique Boullier & Maxime Crépel

mars 2018, 280 p. (Collection *Culture numérique*, 1).

Également disponible au format epub.



Culture participative. Une conversation sur la jeunesse, l'éducation et l'action dans un monde connecté.

Henry Jenkins, Mizuko Ito & danah boyd

traduit de l'anglais par Bruno Barrière

octobre 2017, 318 p. (Collection *Les enfants du numérique*, 3).

Également disponible au format epub.



L'appétit des géants. Pouvoir des algorithmes, ambitions des plateformes.

Olivier Ertzscheid

mai 2017, 384 p. (Collection *Blogollection*, 4).

Également disponible au format epub.



surveillance://. Les libertés au défi du numérique : comprendre et agir.

Tristan Nitot

octobre 2016, 208 p. (Collection *Blogollection*, 3).

Uniquement disponible au format epub.



C'est compliqué. Les vies sociales des adolescents connectés.

danah boyd

Traduit de l'anglais par Hervé Le Crosnier

juin 2016, 432 p. (Collection *Les enfants du numérique*, 2).



La tête dans la toile. Chroniques

Xavier de la Porte

mars 2016, 508 p. (Collection *Blogollection*, 2).

Également disponible au format epub.



En communs. Une introduction aux communs de la connaissance.

Hervé Le Crosnier

octobre 2015, 254 p. (Collection *Blogollection*, 1).

Également disponible au format epub.



Grandir connectés. Les adolescents et la recherche d'information.

Anne Cordier

octobre 2015, 304 p. (Collection *Les enfants du numérique*, 1).

Également disponible au format epub.



Pages publiques. À la recherche des trésors du domaine public.

ouvrage coordonné par Nicolas Taffin

juin 2014, 128 p.



Le souffle de la liberté. 1944, le jazz débarque.

Nicolas Beniès

ouvrage accompagné d'un CD audio

mai 2014, 158 p. (Collection *Musique en livre*, 2).

Épuisé, en attente de réimpression.



Culturenum. Jeunesse, culture & éducation dans la vague numérique.

Ouvrage coordonné par Hervé Le Crosnier

septembre 2013, 207 p. (Collection *Culture numérique*, 0).



Dans le labyrinthe. Évaluer l'information sur internet.

Alexandre Serres

juin 2012, 224 p.

Uniquement au format epub.



Net.lang. Réussir le cyberspace multilingue.

Réseau Maaya, coordonné par Laurent Vannini &

Hervé Le Crosnier

mars 2012, 480 p.

Également disponible au format epub.



Libres Savoirs. Les biens communs de la connaissance - produire collectivement, partager et diffuser les connaissances au XX^e siècle.

Ouvrage coordonné par l'association Vecam

mai 2011, 352 p.



Sciences & démocratie.

Coordonné par l'association Vecam

DVD réalisé par Alain Ambrosi

mars 2010, 96 p. et 1 DVD vidéo.



L'entonnoir. Google sous la loupe des sciences de l'information et de la communication.

Ouvrage coordonné par Gabriel Gallezot & Brigitte

Simonnot

juin 2009, 248 p.

Également disponible au format epub.



Le Document à la lumière du numérique. Forme, texte, médium : comprendre le rôle du document numérique dans l'émergence d'une nouvelle modernité.

Roger T. Pédaouque

introduction de Jean-Michel Salaün

préface de Michel Melot

septembre 2006, 220 p.

Également disponible au format epub.



Enjeux de mots. Regards multiculturels sur les sociétés de l'information.

Ouvrage quadrilingue coordonné par Alain Ambrosi, Valérie Peugeot & Daniel Pimienta

novembre 2005, 656 p.

Également disponible au format epub.



Pouvoir Savoir. Le développement face aux biens communs de l'information et à la propriété intellectuelle.

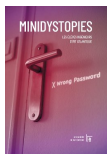
Coordonné par Valérie Peugeot

avril 2005, 256 p.

Également disponible au format epub.

Les cahiers de C&F éditions

Les *Cahiers de C&F éditions* sont des livres numériques (epub ou pdf) qui accompagnent et éclairent les ouvrages publiés par C&F éditions. Ils sont à *prix libre* (téléchargement gratuit, éventuellement suivi d'un don pour soutenir le travail de C&F éditions).



Minidystopies.

Les élèves ingénieur d'IMT Atlantique
avril 2023, formats epub et pdf.



La culture des robots.

Cécile Dolbeau-Bandin
mai 2022, formats epub et pdf.



Le miroir chinois. Réflexions sur le capitalisme, le numérique et l'altermondialisme, à partir du livre Red Mirror de Simone Pieranni.

Gustave Massiah
février 2022, formats epub et pdf.



VECAM. 25 ans au service de l'Internet citoyen.

Un rapport sur l'histoire et l'activité de Vecam.
Anne Bellon
septembre 2021, formats epub et pdf.

Le monde révolté. Zeynep Tufekci, une sociologue engagée.

Zeynep Tufekci & Gustave Massiah
janvier 2020, formats epub et pdf.



Neige. Une ballade dans le domaine public.

Un livre numérique en cadeau pour la Journée internationale du domaine public.
janvier 2020, format epub.

Titres diffusés par C&F éditions

C&F éditions distribue quelques ouvrages d'éditeurs partenaires et amis. Vous pouvez les retrouver et les commander à partir de notre catalogue en ligne.



À la poursuite du livre rêvé par Jean Giono et Maximilien Vox. Dialogues typographiques.

Ouvrage collectif

Édité par Les rencontres internationales de Lure & Le centre Jean Giono.

août 2021, 240 p.



Soigner la technologie. Cahier d'enquêtes.

Collectif Stasis

Édité par GRIP-UQAM (Groupe de recherche d'intérêt public - Université du Québec à Montréal) & Collectif Stasis

avril 2021, 245 p.



Le livrarium. Figures du livre dans la bibliothèque électronique de Lisieux.

Master Édition et mémoire des textes, université de Caen

juin 2017, 330 p.

Colophon

Retour d'utopie réunit différents textes autour de l'influence et de la postérité de l'ouvrage *Aux sources de l'utopie numérique* de Fred Turner.

Ce livre a été composé dans un navigateur web avec des feuilles de styles élaborées par Nicolas Taffin et Kiara Jouhanneau. Image de couverture : carte des réseaux et interconnexions du Web par The Opte Project (<https://www.opte.org/>).

Merci à toutes les contributrices et contributeurs, à Yann Trividic, Chloé Bonnier et à André Sintzoff.

Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture, Stewart Brand, un homme d'influence est disponible dans toutes les librairies (physiques ou en ligne) au prix de 28 €. On peut également le commander directement dans la librairie en ligne de C&F éditions : <https://cfeditions.com/utopie-numerique/>.

Le présent ouvrage est proposé à prix libre par C&F éditions.

Version epub : ISBN 978-2-37662-064-8

Version pdf : ISBN 978-2-37662-063-1

Collection *Les cahiers de C&F éditions*, 6

RETOUR D'UTOPIE

À l'occasion des 10 ans de la publication française de *Aux sources de l'utopie numérique*, De la contre-culture à la cyberculture, Stewart Brand, un homme d'influence de Fred Turner, C&F Éditions a réuni une douzaine de textes revenant sur ce classique des humanités numériques.

Prix libre

ISBN 978-2-37662-063-1

<https://cfeditions.com>

